

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



A. ZORIAN. — Portrait de Mlle. H. B.

(Voir Pages 20-21)

P. T.
5

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Georges Seferis, Jules Borely, Costis Palamas, Georges Drossinis, Lilika Tavernari, Naghi, Maurienne, C. N. Constantinidis, Mahmoud Teymour, A. Khedry, G. L. Arvanitakis, Théo. Vellianitis, Marietta Minotou, Charles Zahar, H. Soulon, G. Strati-ghis, E. Psara.

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Kabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

STELLA

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnement Annuel Egypte P.T. 125

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

HEUREUSE ANNÉE

*Heureuse l'année qui est passée :
Dans son ciel -- ô ivresse! --
Une étoile inespérée a rayonné,
L'étoile de la jeunesse.*

*Les étoiles qui surgissent soudainement
Dans les profondeurs insondables
-- disent les astronomes --
sont gouvernés par des lois éternellement*

*Inconnues, inexplicables.
Elles naissent créées par une puissance
Qui fait et défait des mondes, d'une main légère
Étoiles à la vie brève et incertaine...
Étoiles passagères.*

*Et toi, radieuse Étoile de ma jeunesse
Combien vivras tu?
Dans cette nouvelle année qui vient
T'éteindrás-tu?*

GEORGES DROSSINIS

LES ETRENNES

*-- Ma Patrie, que veux tu comme présent
Que je t'offre pour la nouvelle année?*

*-- Mon fils, ton corps de lion vaillant
Et ton épée dans le sang trempée.*

*Et la terre des Dieux, des Muses, des Fées,
Avec l'Aigle bicéphale de Byzance.
Pas des dons nouveaux ou étrangers,
Mais, mes propres anciennes richesses immenses.*

*-- Mère, tes belles, tes royales parures
Par d'autres ont été usurpées;
Par des mauvais génies, par des reptiles impurs,
Et tes braves périssent massacrés.*

*-- Mon enfant, si ta mère infortunée
Tu l'aimes d'un ardent amour filial,
Le jour glorieux viendra ou tu pourras, armé,
Ceindre de nouveau son front, de son diadème royal.*

COSTIS PALAMAS

(Trad. en néo-grec par Mlle E. Psara)



POUR LES VOYAGEURS DU "SEA-ADVENTURE" (*)

Il est difficile de parler à des étrangers de la littérature grecque moderne. L'étranger ignore la Grèce. Il l'ignore parce qu'il la connaît partiellement.

Dans les écoles, on lui a enseigné certains faits qui couvrent une partie infime de la vaste étendue des traditions de l'hellénisme; on lui a expliqué que plusieurs mots de sa langue sont nés de mots grecs; on lui a parlé, avec émotion sans doute, de «la gloire que fût la Grèce». Il a entendu dans ses théâtres, il a lu dans ses livres, de belles phrases qui s'exprimaient par des symboles tirés d'une mythologie formée sous «le bleu ciel» de la Grèce. Il est convaincu que les plus hautes cimes de la poésie ont été atteintes par Homère ou par Euripide; celles de la pensée par Platon ou par Aristote; parfois même il a vu condamner au nom de ces auteurs vénérables des oeuvres trop audacieuses de ses contemporains. -- Mais cela n'est pas tout à fait la Grèce.

D'autres ont voyagé dans les pays des îles et des montagnes «harmonieuses». Ils sont allés à Olympie, à Delphes. Ils y ont transporté une sensibilité orgueilleuse ou meretricie. Ils ont posé aux dieux qui habitaient les temples en ruines, des questions angoissantes. Mais cela n'est pas tout à fait la Grèce.

Il y a eu encore des esprits studieux, qui ont contribué, par un grand labeur et par une sagacité pénétrante, à la connaissance de tel texte ou de tel monument. L'un s'est intéressé aux choses qui sont arrivées jusqu'au III^{ème} siècle, l'autre à celles qui sont arrivées entre le III^{ème} et le I^{er}. Mais cela, non plus, n'est pas tout à fait la Grèce.

Car la Grèce est une réalité vivante, et, comme toute chose vivante, elle est aussi une réalité mystérieuse. Celui qui n'a pas su sentir ce rythme de vie indiscontinue, qui naquit un jour parmi cette mer et ces collines, pour s'écouler, par une filiation spirituelle et charnelle, jusqu'à nos jours; celui qui n'a point su le comprendre, dans son ensemble, comme une chose *actuelle*, ne pourra jamais réaliser ce que la Grèce signifie.

Et il demande: «Êtes-vous vraiment les descendants directs de Léonidas et de Themistocle?»

— Non, nous ne sommes que les descendants de notre mère, qui nous a parlé en grec, qui a prié en grec et qui a senti son âme s'exalter le Vendredi-Saint, devant la procession du Dieu mort. Je renvoie ceux qui sont attirés par les détails à Sir James Frazer. Et la mère de notre mère ne fit jamais autre chose, la pauvre femme, comme disait Villon.

— «Mais vous avez chez-vous, aujourd'hui, des Sophocle, des Phidias?»

— Oui, les Sophocle et les Phidias nous les avons chez nous, aujourd'hui. Avec la seule différence, cher Monsieur, que votre question est mal faite, et que vous auriez dû penser que ces hommes sont uniques, et qu'ils ne se fabriquent pas comme des automobiles ou des tanks. Et nous avons bien d'autres encore. Car tous les hommes d'Athènes et de Sparte sont chez nous, et les hommes d'Alexandrie et d'Antioche, et les hommes de Byzance, et ceux qui ont fait la littérature crétoise, et les illettrés qui dans les siècles noirs de l'esclavage ont maintenu vivant le génie de la poésie grecque. D'ailleurs il ne m'est jamais venu à l'esprit de prétendre que les anglais ne sont plus des anglais parce qu'il y a eu une seule fois, cette fois, un certain William Shakespeare en Angleterre.

— «Mais alors la langue grecque n'est pas une langue morte?»

— Non, puisque je la parle et je l'écris. Et je trouve qu'elle a bien moins changé au cours d'une évolution de trois mille ans que bien d'autres langues au cours de six ou sept siècles. Le grec au fond est un conservateur. Mais il a conservé en se survivant, et c'est là le point où la question devient difficile.

Je demande pardon de récapituler toutes ces questions que nous avons entendu bien souvent. On ne peut pas penser à notre littérature sans les éliminer une fois pour toutes. Car la littérature grecque ne s'est jamais interrompue et dans les grandes lignes elle a été toujours fidèle à elle-même. Elle l'a été, sans avoir jamais voulu éviter les influences de l'extérieur qu'elle a su élaborer selon son propre génie.

Je me propose de noter ici quelques observations sur les rapports entre les lettres grecques et les lettres anglaises.

Au commencement il y a eu Byron, qui est vénéré en Grèce comme un héros national. Mais je ne pense pas que son oeuvre ait laissé des traces visibles sur nos lettres.

Les deux grands poètes qui marquent de leurs noms les débuts de la littérature de la Grèce libérée, Denis Solomos et André Kalvos, ont consacré à sa noble mort, dans Missolonghi, l'un un hymne, l'autre une ode. Mais on ne peut pas parler d'une influence substantielle de la poésie de Byron soit sur l'oeuvre de Solomos, soit sur celle de Kalvos.

Dans certaines pièces de Solomos, *Lambros*, par exemple, on discerne parfois une atmosphère de romantisme byronien, mais il me semble que c'est tout. L'esprit de Solomos souffle ailleurs. Le lecteur de l'oeuvre inachevée, qu'il nous a laissée, est frappé par les marques d'une lutte presque atroce du poète aux prises avec ses moyens d'expression. D'une lutte qui a détruit l'artiste et laissé l'oeuvre en ruines. Mais cette lutte et cette angoisse sont tout à fait étrangères à l'état de grâce poétique dont Byron était favorisé.

(*) "By far the most interesting and certain sources [of the *Tempest*] are the various pamphlets describing the adventures of the expedition of nine ships... which set out in May 1609 for the new Colony of Virginia. The flagship, the *Sea-Adventure* carrying the leaders of the expedition, Sir Thomas Gates and Sir George Somers, was wrecked on the Bermudas. (New Temple Shakespeares - editor's Note)".

Quant à Kalvos qui a longtemps vécu en Angleterre où il est mort, le point est de savoir non pas s'il a été influencé par Byron, mais s'il a subi d'autres influences anglaises, plus secrètes. C'est un point extrêmement obscur et intéressant qui demande une étude tout à fait spéciale et qui n'a jamais été faite. Cependant la personnalité de Kalvos est tellement isolée qu'on se sent très difficilement en droit de parler d'influences en discutant son oeuvre. Dans une langue sans précédent et sans postérité, il a écrit vingt odes, qu'il a lancées dans la nuit de l'indifférence, comme une bouteille à la mer. Il est mort quarante ans après la publication de sa dernière plaquette, sans écrire un seul mot de plus — sans rien avouer sur son oeuvre.

C'est à Kostis Palamas qu'appartient l'honneur d'avoir retiré des ténèbres cette poésie orgueilleuse; à Palamas qui, par son tempérament, est le contraire du poète de Zakynthos, et par sa fécondité et par sa connaissance surprennante de la littérature européenne. On a l'impression que Palamas à tout lu. On s'étonne parfois de le voir consacrer un poème à *Tess of the d'Urbervilles*, l'héroïne de Hardy. Mais si l'on veut rechercher des influences étrangères soit dans l'oeuvre de Palamas soit dans la littérature grecque, avant ou après cette oeuvre, on est obligé d'affirmer que la place prédominante est tenue par la littérature française et que les auteurs de langue anglaise qui intéressent nos écrivains c'est en passant par la France qu'ils sont allés jusqu'à eux. Ainsi E. A. Poe et Oscar Wilde qui ont été énormément lus, traduits et discutés à une certaine époque par les hommes de lettres Athéniens.

Toutefois, pour être plus précis il me faudra relever encore trois points :

1^o) On peut remarquer jusqu'à la veille de la guerre de 1914, chez certains auteurs mineurs quelques pâles reflets de la pâle lumière préraphaélite.

2^o) Pendant tout le XIX^o siècle on n'a jamais cessé en Grèce de traduire et de représenter les pièces de Shakespeare. Il est même très intéressant, pour l'historien des fluctuations récentes de la langue grecque, d'étudier et de comparer ces traductions, qui ont continué de s'accumuler jusqu'à nos jours. Mais il n'y a pas lieu de parler d'influences Shakespeariennes en Grèce, comme en France au début du siècle dernier, pour deux raisons. D'abord il n'y a pas eu de traducteur aussi puissant que Mallarmé, par exemple, dont la prose, par laquelle il a traduit les poèmes d'E. A. Poe, a laissé son empreinte dans les lettres françaises. Ensuite il n'y a pas eu, parmi les contemporains, d'auteur suffisamment admis en Grèce qui nous rapprochât, par ses créations personnelles de Shakespeare. En France, par exemple, on a pu parler d'un renouveau racinien parce qu'il y a eu toute une lignée d'auteurs modernes (Mallarmé, Valéry, Gide encore) qui ont suivi le tracé du grand poète du XVII^o siècle. On peut faire la même observation en ce qui concerne, en Angleterre, les auteurs du règne d'Elisabeth, qui ont été rendus populaires par les poètes de la nouvelle génération. En Grèce enfin l'*Anthologie Palatine* a été très influente, dans certains milieux, après que l'oeuvre de Kavafis fût assez approfondie.

Mais rien de tout cela n'est arrivé en ce qui concerne Shakespeare qui est resté en Grèce, un auteur très populaire au théâtre et un « génie de la poésie ». (Je tiens aux guillemets).

3^o) le troisième point est très important car il sagit de C. P. Kavafis qui fut, comme l'a écrit E. M. Forster, « Grec par la naissance, Alexandrin par l'esprit et un grand poète. » Mais il y a encore un autre détail. Kavafis avait une connaissance profonde de la langue anglaise. Il la savait aussi bien que le grec. Ses biographes ajoutent que, dans son enfance, il ne parlait que l'anglais (x). Mais même si l'on ne tient pas compte de ces particularités, en le lisant — ses premières poésies surtout —, on a l'impression que sa diction est marquée parfois par l'accent d'un grec de Bayswater. De plus c'était un homme extrêmement studieux et bien informé. Mais dans son oeuvre il n'y a d'influence que de grecque. On pourrait, peut être, y discerner une influence anglaise dans sa manière de former et de rompre son vers, mais c'est tout. Kavafis qui, par la valeur de son oeuvre, est un poète d'une importance primordiale pour les lettres grecques, est en même temps significatif en ceci : Il a su rejoindre par une longue et dure ferveur, directement, ses ancêtres d'Alexandrie. Oui, ce sage vieillard fut alexandrin par l'esprit — cet esprit excluant tout le reste.

* * *

Après la première grande guerre qui s'est terminée pour la Grèce en 1922; après l'assoupissement de ses suites immédiates, vers 1926, une jeune littérature commence à s'élaborer à Athènes. C'est une littérature qui se manifeste péniblement, parmi des crises, se méfiant des valeurs reçues, essayant de tirer de l'ombre des valeurs reçues, essayant de tirer de l'ombre des ancêtres méconnus, remettant tout en question.

Elle est marquée par deux faits l'un d'ordre social, l'autre d'ordre spirituel.

Le fait social est dû à un événement unique dans l'histoire de l'hellénisme. Depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1922, le grec a couru le monde, il a voyagé, émigré, colonisé. Ce que nous appelons géographiquement la Grèce, n'a jamais été qu'un point de départ, un objet de nostalgie et un port aux retours tardifs et difficiles. L'histoire d'Ulysse est une histoire qui sera dite aussi longtemps que la Grèce existera. Or vers 1922, la plus grande partie de l'hellénisme dispersé, reflue et vient s'installer dans les limites de l'Etat grec. Plus d'un million et demie d'âmes. Je ne crois pas qu'on ait pu observer, à un autre moment de notre histoire, une telle polarisation du peuple grec. Non seulement au point de vue statistique, mais aussi, et surtout, au point de vue moral.

La jeune littérature grecque dont je parlais tout à l'heure est faite non plus seulement par les hommes du pays que nous appelions la « Grèce libre » mais par une multitude de jeunes gens qui viennent rechercher à Athènes les moyens d'expression

(x) Voir l'ouvrage très détaillé de Timos Malanos qui vient de paraître à Alexandrie. Kavafis écrivait son nom en français : Cavafy. Mais j'ai préféré la transcription phonétique pour tous les noms propres grecs.

de leur fraîche sensibilité. C'étaient des oiseaux migrateurs, des marins, des égéens pour la plupart. Quand je pense à ces années de notre jeunesse, le titre que Fotis Kontoglou avait donné à sa revue, prend pour moi une importance de symbole. Il l'appelait «Filiki Etairia», c'est-à-dire «La société des amis.» C'était le nom de la société secrète qui a préparé la révolution de 1821 et à laquelle les Grecs de notre immense dispersion d'alors étaient affiliés. Dans cette revue, si je ne me trompe pas, Kontoglou qui est un prosateur de grand talent, un dessinateur et un peintre, traduisait l'*Ile du trésor* de R. L. Stevenson en l'ornant de dessins faits par lui-même. Tous ces voyageurs, qui ne pouvaient plus voyager, avaient transporté le voyage au coeur d'Athènes. Et comme dans tout voyage on rencontre un anglais, c'est à ce moment là, je crois, que nous avons découvert la littérature anglaise.

Le fait d'ordre spirituel (on peut le rattacher par certains cotés aux circonstances que je viens de décrire) est celui-ci : la jeune littérature grecque a commencé par être une littérature d'inventaires et d'examens de conscience. C'était bien naturel : elle s'appuyait sur un bouleversement.

J'éprouve le besoin de m'arrêter en écrivant ces lignes. Cet article je le rédige sans livres, sans notes, avec le seul concours de ma mémoire. J'essaye de me rappeler aussi précisément que je le puis, des écrits, des conversations, des visages ; ce que des camarades affirmaient, leurs admirations, leur foi ; — ces amis qui sentent et qui pensent, aujourd'hui encore, sans pouvoir ni parler, ni voir leurs oeuvres paraître au grand jour. J'essaye de parcourir, point par point, cette vie d'une dizaine et de quelques années, que la luxure inouïe de carnage des nations de proie a foulée dans la cendre. Et je me dis, qu'un temps aussi court, n'a jamais suffi à n'importe quelle génération pour produire les oeuvres qui la classent et qui la déterminent. Oui, sans doute, il est difficile de parler des choses de l'esprit quand le sang coule et que l'on lutte pour contenir la rage de la destruction. Mais si l'on veut bien penser un instant à un autre point de vue qui, très certainement, doit avoir bien des rapports avec la cause pour laquelle nous nous battons : celui de la valeur humaine, on est obligé de constater que, pour la Grèce, une des conséquences les plus tristes du paroxysme européen, a été de briser un de ses meilleurs élans spirituels.

Je me trouve donc dans la nécessité d'adopter un ton de narration personnelle pour les lignes qui vont suivre, il est en effet impossible de donner des détails précis sur cette vie littéraire qui venait à peine de bourgeonner, quand le pays entier se trouve derrière la lourde nuit de l'étendard des armées des ténèbres. Je demande que l'on m'excuse.

Or cette génération qui a grandi au milieu des deux catastrophes a voulu, comme je le disais, prendre conscience d'elle-même en vérifiant ce que ses aînés lui transmettaient. Ce travail elle l'a appliqué d'abord sur la tradition grecque. C'est au cours de cette période, par exemple, que se développe un grand intérêt pour les études sur la vie et les oeuvres de notre peuple sous la domination ottomane ;

c'est aussi notre génération qui a mis en relief l'importance — non plus historique ou de folk-lore mais purement artistique d'oeuvres comme les *Mémoires* de Makriyannis ou les tableaux du peintre Théophilos. Mais en même temps la curiosité de cette génération pour les littératures étrangères était particulièrement vive. Ses aînés étaient extrêmement bien informés sur la littérature française. Elle s'est émerveillée en découvrant la littérature anglaise, qui lui devenait de plus en plus familière.

Cette familiarité avec les lettres anglaises consistait en deux choses. D'abord un intérêt de notre part pour ce qui se faisait en Angleterre et pour tout ce qui pouvait contribuer à une meilleure information des lettrés anglais sur notre littérature. Je me rappelle les années lointaines où, un jour, rue de l'Odéon, avec deux amis, qui publiaient une anthologie de la poésie grecque en traduction anglaise, nous avons observé dans la vitrine de Sylvia Beach, le gros volume bleu de la première édition de *Ulysse* et le portrait de James Joyce aux lourdes lunettes, encadrés de drapeaux grecs. «Il a dû se battre sur le front de la Macédoine» dit l'un d'eux. Car nous ignorions tout de l'illustre auteur irlandais. A cette époque d'études nous venions de découvrir Yeats dont nous hurlions les vers dans les rues nocturnes de Paris.

Je me rappelle, bien après, (devant la mer du Phalère, un camarade concluant une longue conversation : — «Vois-tu, horizontalement ou verticalement les écrivains anglais voyagent toujours, et, diable, il faut voyager, donc il faut les connaître.» Il voulait nommer *Ulysse* la nouvelle revue que nous allions publier. Car une partie considérable de notre vie se développait alors sous le signe de l'*Odyssee*. Et des discussions interminables sur l'*essai* qui était devenu un genre anglais après Montaigne sur la polyphonie du roman anglais, sur la poésie de T. S. Eliot, de D. H. Lawrence, ou de W. H. Auden dont nous traduisions les vers dans nos jeunes revues, sur la nouvelle tradition théâtrale qui se créait après le *Murder in the Cathedral*. Je me rappelle encore avec quelle joie nous avons fêté la petite revue de Bachin, *The Link* qui paraissait à Londres et qui se proposait de traiter de la Grèce considérée comme un ensemble, en partant, non plus du passé, mais du présent. Et enfin avec quelle impatience nous attendions, malgré les moments tragiques, le bulletin de littérature anglaise qui devait paraître sous une couverture du peintre Hadjikyriako-Ghika, par les soins de R. D. Smith, R. L. R. Edwards, Bernard Spencer, Lawrence Durrell et Robert Liddell. De ce bulletin je n'ai pu voir que les épreuves, deux semaines peut-être avant l'occupation d'Athènes par les troupes mécaniques. J'espère qu'un jour il sera possible, pour l'historien futur, de feuilleter, au moins, des revues comme les *Nea Grammata* et les *Néollinika Grammata*, pour rendre compte, mieux que je ne le fais en ce moment, de ce commerce.

Il y avait, en deuxième lieu, l'intérêt qu'ont montré, pour notre pays et pour ce que nous faisons, de jeunes intellectuels anglais qui ont aimé la Grèce comme une deuxième patrie. Parfois cela de-

venait une nouvelle sorte de byronisme. Je pense par exemple au poète Lawrence Durrell, qui était venu s'installer, dans une vieille maison pleine de merveilles, à quelques kilomètres de la ville de Kerkyra, et qui publiait que l'île de Prospero c'était Kerkyra elle-même. Au romancier Robert Liddell qui avait si bien appris le grec, qu'il écrivait des articles directement dans notre langue, et qui, à la veille de la dernière bataille, traduisait, pour une édition anglaise, le roman d'un camarade. Je pense à Bernard Spenser; à tant d'autres.

Tous ces jeunes gens n'allaient pas chercher des génies en Grèce; ils se contentaient des hommes et ils devenaient leurs amis. Pour eux, un problème de notre vie spirituelle, prenait parfois une importance aussi grande que pour nous, qui leur demandions de nous guider dans leur propre littérature.

Un soir dans une ancienne maison d'Hydra, l'écrivain américain Henry Miller nous écoutait discuter longuement sur nos difficultés d'écrivains. Il restait silencieux, puis, tout d'un coup il se leva. «Moi je vous dirai une chose» fit-il «le seul chemin que vous ayez à suivre c'est de devenir fous de la

Grèce.» Eh bien, je crois que les meilleurs, parmi nos amis anglais, chacun selon son mode, par leur comportement et par leur façon d'être parmi nous, ont toujours repris le mot d'Henry Miller. Et cela ne nous poussait pas, mon Dieu, ni au chauvinisme, ni à l'égoïsme. Tout cela créait, bien au contraire, un état où nous pouvions abolir, pour un moment, la maladie qui nous gagnait de vitesse et laisser notre esprit agir.

Ils n'étaient pas ni Sir Thomas Gates, ni Sir George Somers, mais je crois que dans tout écrivain anglais de bonne trempe, il y aura toujours une île de Prospero. Et ils se sont embarqués un beau matin sur le «Sea-Adventure» et ils ont abordé aux rivages de la Grèce. Et s'ils ont pu se faire des amis sur cette terre, où Caliban seul est despote aujourd'hui, c'est, sans doute, parce que les hommes qu'ils y ont rencontrés, portaient dans leur âme, eux aussi, le désir d'une île de Prospero et le regret d'un «Sea-Adventure».

Prétoria (Transvaal) 23 Octobre 1941.

GEORGES SEFERIS

JE RÊVE D'UN AMOUR...

*Je rêve d'un amour sans tourments et sans larmes,
Tel un soleil d'Avril rayonnant sur les roses;
D'un amour qui viendra m'enivrer de ses charmes,
Comme une source vive qui baigne des fleurs dans
l'onde écloses.*

*Je rêve d'un navire aux voiles blanches, dans l'azur
D'une mer sans tempêtes, sous un ciel sans nuages,
M'emportant vers une île aux bois profonds et purs
Dont le souffle embaumé enchante les rivages.*

*Je rêve de deux ailes, blanches comme celles d'une
colombe,
Puissantes comme celles d'un aigle, qui sauraient
m'emporter
Quand mon coeur sous le poids de ses chagrins suc-
combe
Aux espaces de l'éther dans la lumière baignés.*

*Je rêve d'un chant d'amour, tel que du coeur humain
Si ardent et si pur n'a pas encore jailli;
Et à deux lèvres de feu au baiser surhumain
Qui boiront sur ma bouche mon dernier souffle de vie*

*Je rêve d'un long sommeil, doux, — plus doux que
la mort,
Au sommet d'une montagne, sous un pin odorant,
Sous un pin au feuillage velouté et sonore,
Que le vent fait vibrer de ses célestes accords,
Ou les fleurs mêlent leur souffle et les oiseaux leur
chant.*

E. PSARA

(Traduit du Néo-grec par l'auteur).

POÈME

*Je me tiens comme un mort, sur sa couche étendu,
Les mains jointes, les yeux fermés à la lumière,
Et, retiré de tout caché sous ma paupière,
Je songe à ce bonheur qui avec toi j'ai perdu.*

*O chef-d'œuvre d'amour! chère petite fille,
Si je regarde en moi, j'y vois nos jours passés,
J'y revois les chemins où nous sommes passés;
Moi, toujours soucieux, et toi toujours gentille.*

*Hélas! ces jours heureux que sont-ils devenus?
Inutile bonté, dévouement inutile,
Tous tes soins dépensés — la tourbe d'une ville,
Les bons et les méchants s'en sont-ils souvenus!*

Octobre 1941

JULES BORELY

Nouvelle

LILIKA TAVERNARI — NAGHI
(Croquis de M. Naghi)

LES MAITRES

par Mme. Lilika Tavernari - Naghi

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de la nouvelle «Les Maîtres» que Madame Lilika Tavernari Naghi a spécialement écrit pour notre revue. Mme Naghi est bien connue dans les milieux littéraires néo-grecs. Elle a publié à plusieurs reprises dans les revues les mieux cotées, des contes, des nouvelles et des poèmes, qui attirent sur leur auteur l'attention de la critique par la sûreté d'observation, l'émotion et l'aptitude à recréer un milieu et une atmosphère avec un art saisissant.

à mon frère Micky

C'était comme d'habitude, un de ces jours tristes et lourds, à cortège d'événements déterminés dont chaque heure, chaque instant est chargé de lassitude et d'angoisse aux pressentiments des choses que nous ne pouvons ni ne voulons comprendre.

Dans la grande maison muette aux chambres ordonnées ou l'absence de toute vie donnait froid au coeur, rien n'était changé; depuis l'air enfermé qui est toujours le même en un pareil jour, jusqu'aux fauteuils de velours aux bras d'or tachés de plaques noires du grand salon et jusqu'aux rideaux en damas de Constantinople offert aux maîtres de la maison à l'occasion de leurs noces. En face contre le mur, une console aux aigles sculptés, surmontée d'un miroir à reflète jaunes. Et partout le long des sombres couloirs, dans les recoins et les réduits des chambres, la même solitude et la même plainte inexprimée règnent comme à l'époque où les enfants ayant grandi, se dispersèrent!

Madame et Monsieur qui sont maintenant très vieux s'apprentent lentement et silencieusement à sortir. Maria qui a acquis les mêmes habitudes que ses maîtres aide à leur toilette.

Avec une délicatesse extrême elle noue les rubans du chapeau de Madame et regarde attentivement si ses bottines capitonnées de fourrure sont bien boutonnées jusqu'au haut. Gravement et d'un accent réfléchi elle dit:

— Madame ne doit pas se tourmenter, tout se passera bien et bientôt Monsieur Tony sera de retour à la maison.

Madame ne répondit pas mais de la pièce à côté, Monsieur toussota un peu et ajouta qu'il fallait se presser pour ne pas se mettre en retard sur l'horaire des visites.

— Maria, fermez bien les portes de la veranda jetez encore quelque bûches dans la cheminée et n'oubliez pas la veilleuse de l'iconostase. M'avez vous préparé son gros pardessus, au cas où il se lèverait un peu dans sa chambre?...

La bonne, faite, aux habitudes qui lui avaient été inculquées dans cette maison assura consciencieusement que tout était en ordre et poussant la porte de sortie, elle arrangea la pélerine de Madame qui avait glissé le long de son épaule. L'auto attendait: ils s'y engouffrèrent précipitamment pour aller voir Monsieur Tony.

Ils évitèrent durant le trajet de se dévisager. Monsieur était très inquiet au sujet de la santé et de la pâleur de Madame tandis que celle-ci feignait de prendre un intérêt particulier à l'architecture des villas et des jardins qu'ils rencontraient.

Arrivés au Rond-Point, Monsieur, d'un ton d'une fermeté presque brutale dit:

— Hélène crois-tu vraiment que Tony se porte mieux?

— Mais oui Costi. Surtout après le rêve que j'ai eu; j'espère beaucoup, tu sais... Dis-moi, ne te semble-t-il pas à toi aussi que notre amour pour Julia s'en trouve ainsi accru!

Elle appuya sa tête dans la paume de sa main et ses yeux fixés dans le lointain, se peuplèrent de souvenirs et de rêves...

— Lorsque je pense qu'il était si petit quand elle nous l'a laissé! Son petit bateau bleu et blanc, cadeau du premier Noël qu'il a passé avec nous, te le rappelles-tu?

Je l'ai encore, je l'ai caché dans la grande armoire avec ma robe de mariée!...

Et l'école et ses prix... dis t'en souvient-il encore

du jour où il avait pris les ciseaux et s'était coupé seul les cheveux? Il avait l'air si drôle qu'il n'osait plus ôter son béret pendant des jours.

— Oui Hélène je me souviens de tout. C'était un bel et brave garçon!

Monsieur, nerveusement sortit son mouchoir, se plaignit d'un rhume qu'il sentait venir et regardant par la portière s'occupa à guetter au passage la villa de M. Marcou afin de lui montrer les réparations qu'on faisait au premier étage.

Ils se turent. Livrés à leurs réflexions sans contrainte extérieure aucune, ils avaient maintenant l'air de deux choses inutiles que tout cahot de la voiture secouait péniblement.

La portes de l'Hôpital étaient déjà ouvertes pour les visites. Lentement et avec beaucoup de dignité, ils entrèrent et se dirigèrent directement vers le couloir du fond, à droite.

Que de fois, depuis tant de mois, n'avaient-ils pas porté leurs mêmes pas jusqu'à ce pot de latanier dont les feuilles cachaient la porte toujours entrebâillée.

Voici, à l'entrée de la chambre le petit paravent blanc. En face, dans le coin l'armoire à glace et le vase garni de roses; à côté contre le mur, la commode blanche près du blanc lit étroit. Partout des livres certains sur l'étagère encastrée dans un creux de l'armoire; d'autres traînent encore sur le canapé et tout près de lui sur la commode, Palamas.

— Bonjour, Tony! Comment vas-tu mon enfant chéri? Grand-père est venu te voir aujourd'hui, aussi! Vois-tu, nous sommes venus un peu tôt parce qu'on était seuls et que Grand-père avait envie de bavarder.

— Vous avez bien fait Grand-Mère! Je me sens tellement drôle, aujourd'hui!...

J'ai beaucoup toussé et soeur Félicie m'a fait deux piqûres.

Grand-père s'approcha et l'embrassa mais Tony était mal disposé et se mit à gémir.

— J'étouffe, grand Dieu! j'étouffe! le temps est si lourd!

Seul un coin de ciel sans couleur et la même terrasse grise et déserte lui firent écho. Sa voix enrouée ne se faisait plus entendre; il parlait si lentement et d'un ton si dôle que chaque mot avait la résonance étrange d'un son fêlé. Il ne put continuer et pencha la tête du côté de sa Grand-mère. Ce fut un hurlement sourd à la mort.

Ils attendirent jusqu'à quatre heures, heure à laquelle Soeur Félicie vient prendre sa température. Mais cet après-midi elle sortit et revient avec le docteur; puis tous deux se penchèrent sur lui et le caressèrent. Le docteur un jeune docteur un peu plus âgé que Tony s'attardant plus que d'habitude, s'assit regarda curieusement le couple tandis que de ses mains il caressait le visage et les cheveux de Tony et demanda à Madame si elle avait d'autres enfants ou petits enfants.

Elle ne répondit pas; seul, Monsieur dit que non; que c'était là l'unique petit-fils que leur avait laissé leur bien-aimée fille Julia; qu'ils en avaient eu deux, autres de leur fils dont l'un avait été tué à la

première guerre balkanique et l'autre porté disparu lors de la retraite d'Asie mineure...

Le docteur se leva examinant le titre des livres épars dans la chambre, il rôda incertain et se déroba sans bruit.

Tony ouvrit les yeux et appela sa Grand-mère auprès de lui: «Ecoute Mammy — il l'appelait ainsi quand il était plus tendre — Si tu savais comme j'ai soif d'un peu d'air! J'ai tant de peine et de tendresse dans mon coeur! Parle-moi de jadis; t'en souvient-il des étés sur l'île? de la maisonnette sur la montagne? Durant les derniers étés que j'ai passés en Europe, j'avais la nostalgie de trois peupliers qui sont devant l'entrée; je revois le sentier qui montait vers elle avec tous ses buissons, ses myrtes et les douces nuits descendre parmi la silencieuse magie des pins.

Qu'il est étrange que notre mémoire retienne de si petits détails.

Je revois le chandail aux raies couleur cannelle que tu m'avais tricoté le dernier été avant mon départ pour l'Europe et que tu me jetais sur les épaules lorsque je me mettais en route pour mes longues promenades; je revois Rex qui aboyait gaîment et gambadait lorsqu'il se rendait compte que nous nous engageions dans le sentier de Prodos. C'était un chien fidèle et beau! Mais les semaines que j'attendais avec le plus d'appréhension, c'étaient celles de la fin, vers les premiers jours d'octobre, quand la saison invitait au départ et que les maisons se ferment l'une après l'autre...

T'en souvient-il? nous restions toujours les derniers pour jouir des premières pluies de l'odeur et la terre mouillée, du plaisir d'errer après l'ondée parmi les buissons humides; tu me disais que j'étais romantique... et c'était vrai: mais à quoi bon? tout cela? pourquoi mon Dieu?

Et Tony, Monsieur Tony, sans honte, se mit à pleurer; à pleurer de la même façon, lorsque, étant petit, il pleurait, la tête enfouie dans ses genoux pour un sabre ou un train qui s'était cassé.

Mais grand-mère qui savait se maîtriser ne parla pas. Elle lui caressa seulement les cheveux, et soudain prenant sa tête dans ses mains elle commença doucement et d'une voix fausse et monotone à lui chanter la même berceuse qu'autrefois.

Soeur Félicie entra et dit que l'heure de visite était passée mais que pour aujourd'hui il leur était permis, s'il le voulait, de rester un peu plus tard.

Tony sourit étrangement et avec satisfaction. Il demanda à ce qu'on lui arrangea les coussins et les couvertures et ferma les yeux. Il ne voulait pas de lumière et ils restèrent ainsi, tous trois seuls dans l'angoisse et l'écho de la muette lamentation jusqu'après qu'il se fut endormi.

Alors, doucement et sur la pointe des pieds, ils mirent leur manteaux et se préparèrent à partir: Mais Madame, avant de sortir, s'agenouilla, au pied du lit et sans parler, cacha dans ses mains son visage.

Et la tête au petit chapeau noir fut secouée violemment ainsi que la poitrine qui parpait et se consumait en silence dans l'ombre lugubre de la chambre.

Lorsqu'elle se releva, elle ne se retourna plus, elle ajusta, en tremblant son noeud, mis son mouchoir dans son sac et sortit.

Arrivés devant le bureau de Soeur Marie qui leur donnait toujours les renseignements, ils furent accostés par celle-ci qui leur demanda avec beaucoup d'égards, que s'il arrivait qu'on eût besoin d'eux, la nuit, elle pouvait les appeler. Madame répondit par l'affirmative, d'autant plus que cette nuit-là dit-elle, elle avait un tricot à finir et qu'elle veillerait.

* * *

Le feu pétillait et la salle à manger de l'étage inférieur était chaude et presque gaie. Elle s'assit dans le fauteuil comme elle était et ne bougea même pas lorsque, Monsieur, tendre et hésitant lui ôta son chapeau et avança le tabouret sous ses pieds.

Craintif et brusque, surveillant la porte, il lui caresse, les cheveux :

«Ne crois-tu pas, Hélène, que c'est terrible.. terrible!... Mais comment, Comment peut-on se faire à cette inimaginable chose? Pourquoi avons-nous vécu? Dis-moi, pourquoi?»

— Pour élever, éduquer et aider nos enfants, répondit Madame.

— Oui, mais nos enfants, combien de temps y a-t-il que nous ne les avons plus?

— Nous avons eu les enfants de nos enfants, ce qui est encore plus!

— Mais eux aussi, nous ne les avons plus.

— Combien d'années — depuis la première guerre?

— Ils ont fait leur devoir comme des milliers d'autres enfants! Nous avons Tony qui était si jeune; il fallait l'élever, l'envoyer à l'école.

— Hélène, si Dieu nous avait épargné cette épreuve! Pourquoi ai-je vécu jusqu'aujourd'hui, Seigneur!

— Telle est sa volonté, Costi. Nous sommes de faibles petites choses devant elle.

Monsieur se mit à marcher de long en large soupirant et parlant seul. Les pas de Marie se firent entendre dans le couloir suivis d'éclats de voix fraîche. C'était les enfants du jardinier qui étaient venus demander à Monsieur des instructions de la part de leur père. Marie, s'enquit elle aussi, si elle pouvait leur donner tout de suite les souliers et les habits qu'on leur destinait pour la Noël. Ils apprenaient le chant de *Aï Vassili* et le surlendemain ils voulaient être bien mis pour leur tournée.

— Oui, Madame a dit qu'on leur donne de suite.

Aï Vassili!... De même que l'année dernière, Tony était en Europe, ils étaient assis tous deux seuls parlant de lui comme ils le faisaient les années précédentes. Et la mémoire de Grand-mère remontait à plus loin encore...

Tony devait avoir huit à dix ans, elle ne s'en souvient pas très bien; elle le voit seulement très jeune. Une folle envie avait pris Tony de participer à la tournée des enfants du quartier, il avait à l'insu de tout le monde appris la chanson d'*Aï Vassili*, et la veille du jour de l'an, il était venu frapper à la porte avec les autres enfants.

Lorsqu'on lui ouvrit, il demanda le premier: «Voulez-vous qu'on chante?»

De la salle à manger, elle reconnut sa voix, sortit en riant et appela Grand-père.

Elle le revoit en ce moment, comme lors, il se tenait droit et sérieux, portant dans ses mains une énorme lanterne qu'il avait prise secrètement à la cuisine et chantait en faisant trembloter sa voix:

Aï Vassili vient. C'était si beau alors! il y avait tant de promesses et tant de rêves dans ses yeux grands ouverts...

Les enfants du jardinier sortirent avec Marie, et lorsque la porte se referma Grand-mère ferma les yeux.

Le feu tirait à sa fin et Grand-père se leva pour s'occuper de ce qu'ils allaient faire; iraient-ils se coucher? souper de quelque chose?

— Rien qu'une tasse de lait chaud, Hélène; j'irai te la chercher moi-même.

Seigneur! Seigneur! donne de la patience à tes humbles serviteurs! Murmura-t-il.

Il poussa le fauteuil plus près du feu, rapprocha le tabouret de ses pieds mais elle ne bougea même pas. Cependant sa tête se renversa et ses mains s'étendirent avec une certaine raideur, le long de ses genoux. Quelques instants après, lorsque Monsieur revint à petits pas portant soigneusement la tasse de lait, il n'y avait plus à la place de Madame qu'une petite vieille recouverte de la pâleur glacée de la mort et pour la première fois le visage de Grand-mère apparut avec toutes ses rides; car les sillons desquelles la mort témoignait de la lutte de trois générations que Madame eut à soutenir à l'encontre de la vie.

LILIKA TAVERNARY NAGHI



Voulez-vous
qu'on chante

THÈMES A VARIATIONS

Développer cette pensée d'un grand philosophe :
«*Je vous la souhaite bonne et heureuse...*»

VARIATION : I. — *Amoroso*. Voici des fruits, des fleurs et des crottes de chocolat, et puis voici mon coeur tellement las, qu'il ne bat plus que pour vous. Au lieu de tous ces objets j'aurais voulu vous apporter un brillant, mais c'est la crise, et vous n'êtes pas de ces femmes pour qui les pierres précieuses sont plus précieuses que l'amour. Aimez-moi toujours comme je vous aime, et soyons heureux tous les deux comme nous l'avons été l'an passé. A demain mon amour... C'est si loin demain !

VARIATION : II. — *Moderato sostenuto* — Je vous remercie cher ami, c'est très gentil d'avoir pensé à moi. J'ai donné les crottes de chocolat à ma nièce qui en raffole; moi je ne peux les supporter à cause de mon foie. L'année prochaine donnez moi plutôt des marrons glacés, je les préfère et les digère mieux. Quant à ce petit paquet, qu'est ce que c'est dites-vous? Je vois que vous avez fait des folies. Oh ! mais si, je suis très très contente. Je sais bien que les affaires vont mal, vous trouverez bientôt une autre occasion de me faire un joli cadeau, c'est ma fête le 7 Février. Et d'ailleurs je suis terriblement gâtée. Mon mari vient de m'offrir un superbe clips en brillants, et mon beau-père le collier de perles dont j'ai toujours rêvé. Merci encore, et bonne année vous aussi ! Gagnez beaucoup d'argent pour votre petite femme qui vous aime.

Non, pas à demain, à lundi seulement, j'ai plusieurs visites à rendre entretemps, et puis les jours passent tellement vite, n'est ce pas?... Au revoir mon aimé !...

VARIATION : III — *Risoluto*. Mon ami, je vais vous faire une grande peine. Je dois prendre une cruelle décision, qui me déchire le coeur. Il faut que nous nous séparions. Il faut que vous vous efforciez de m'oublier, comme je vous oublierai moi-même. La vie est plus forte que nous hélas ! J'avais cru que nous pourrions connaître ensemble le bonheur, mais je me suis trompée, et je vous ai trompé. Pardonnez-moi. Soyez fort.

Adieu, mon ami, mon seul ami. Je voudrais que vous ne me jugiez pas trop mal et que vous ne souffrez pas trop, (et coetera).

Je voudrais que vous sachiez que je n'aime et n'ai jamais aimé que vous, entre autres choses. Je voudrais... Mais il faut que je mette cette lettre à la poste, et je dois m'habiller pour diner en ville.

Adieu, mon pauvre amour, adieu !

VARIATION : IV. — *Agitato*. — C'est bien. J'ai compris. Je sais maintenant que vous ne m'avez jamais aimé; que vous n'êtes qu'une coquette sans coeur. Soyez heureuse et croyez bien que je vous oublierai sans peine. Il y a d'autres femmes par le monde. Ah ! vous vous imaginiez sans doute que...

Sur une autre feuille, la première déchirée Mon aimée, mon unique, mon adorée, ce n'est pas vrai, n'est ce pas? Vous n'avez pas pensé ce que vous m'écriviez? Il est impossible que nous nous quittions ainsi ! Je vous supplie de réfléchir, et de ne pas faire cela ! Comment pourrais-je vivre sans vous mon amour (et coetera)... Et vous même comment pourriez-vous être heureuse au souvenir des heures passées ensemble?

Je vous attendrais ce soir comme d'habitude. Venez, venez...

VARIATION : V. — *Allegro molto*. — Mon chéri, mon grand grand chéri, à demain 9 h. a.m. à l'aérodrome. C'est fait je lui ai tout dit, et cela s'est passé beaucoup mieux que nous l'esperions. Et maintenant à nous l'avenir, à nous les belles années d'amour et d'ivresse... et coetera.

N'oublie pas ton Kodak. Je te bise et te rebise.

VARIATION : VI. — *Sotto voce*. — Zut... zut... zut !

VARIATION : VII. — *Finale*. — Mais au fait, qu'appelle-t-on une année bonne et heureuse? Est ce celle où il ne se passe rien? Ou au contraire celle qui est chargée d'événements à en craquer? Et quand je songe au mauvais ménage que font chez les humains le bonheur et la bonté, peut-il se faire qu'il y ait vraiment, des années à la fois bonnes et heureuses?

Maurienne

ALEXANDRE

*Si la luxure et l'orgie règnent dans Suse
et que Persepolis fabuleuse reluit,
Si les Hellènes persécutés fuient
les barbares, afin que s'amuse*

*le grand roi et que personne ne suit
les soupirs qui dans leur bas fonds les usent
et de leur captivité le dévorant ennui,
si tous avec trivialité de leur malheur abusent,*

*hors des entrailles d'Olympiade,
paré des dons des plus hautes vertus,
l'enfant à demi dieu de l'Hellade,*

*Alexandre, naîtra. Pour les abus
son arrivée, heureuse expiatoire!
Il fêtera la panhellène victoire.*

C. N. CONSTANTINIDIS

(Trad. par Mlle. Vlahli)

MAHMOUD TEYMOUR

LE VAURIEN

Comédie en un acte

Adaptation Française

par **A. Khédry**

LES PERSONNAGES :

WAHIDA: 30 ans.

DARDIR: 35 ans.

HASSAN: *le barbarein (domestique) de la maison.*

LE DÉCOR :

Un salon dans la maison de Wahida Hanem. Les meubles indiquent l'aisance. Wahida est mollement assise dans un sofa. Elle fume une cigarette en feuilletant distraitement une revue.

Wahida, qui n'est pas mariée, est une femme très émancipée. Elle est très élégante. Elle est habillée avec goût.



A. KHÉDRY

SCENE PREMIERE

Wahida Hanem, seule.

Wahida (*elle entend frapper à la porte*): Entrez!
(*elle continue à lire. Entre Hassan. Le Barbarein paraît hésiter...*)

SCENE II

WAHIDA - HASSAN

WAHIDA (*après un temps, détachant son regard de la revue*): Eh bien!

HASSAN: Madame... c'est que... c'est que...

WAHIDA: Veux-tu dire enfin ce qu'il y a?

HASSAN (*avec hésitation*): Madame... c'est... c'est Dardir effendi qui est dehors... et...

WAHIDA (*elle l'interrompt sèchement, colère*): Dardir effendi?... Ne t'ai-je pas dit de lui consigner ma porte et de le chasser chaque fois qu'il viendra ici?...

HASSAN: Exactement. Mais il voul...

WAHIDA (*elle l'interrompt encore une fois*): Trêve de paroles! Puisque tu es incapable d'exécuter mes ordres, c'est toi qui vas être chassé. Allons! Disparais!

HASSAN: Madame, je vous assure, je n'y suis pour rien. La faute en est à Dardir effendi qui...

WAHIDA (*de plus en plus éternée*): Veux-tu bien t'en aller! (*En même temps, la porte s'ouvre avec fracas. Dardir effendi entre. Il est brun, très laid. Il est habillé avec recherche lui aussi. On sent qu'il est habitué à évoluer partout avec aisance. Esprit très éveillé, il est toujours prêt à la riposte, sans jamais se départir de son sourire. Il entre cependant avec précaution, tête basse, et s'arrête près de la porte, montrant ainsi sa complète soumission. Hassan, dont les yeux lancent des flammes, se précipite aussitôt vers lui, le saisit par le veston pour l'expulser. Dans la lutte, le tarbouche de Dardir tombe...*)

SCENE III

WAHIDA - DARDIR - HASSAN

HASSAN: Ainsi donc, vous venez pour me faire perdre mon gagne-pain! Allons! Oustel... Videz les lieux!...

DARDIR (*il s'adresse au domestique*): C'est bien, c'est bien!... Je sors!... (*à Wahida Hanem*) C'est Rawhiya Hanem qui m'envoie vous dire un mot!... (*au domestique*) Laisse-moi seulement respirer!...

WAHIDA: Rawhiya Hanem?... Qu'est-ce que vous dites?

DARDIR: C'est au sujet de la somme d'argent qu'elle vous a empruntée...

WAHIDA (*toujours éternée*): La somme d'argent? Quelle somme? Au lieu de dire des bêtises, sortez!...

DARDIR: Madame, un seul mot, je vous prie. Ensuite, je partirai... Cet argent qu'elle vous a emprunté, elle vous le rendra rubis sur l'ongle! (*à Hassan qui le tient toujours par le collet*) Mon ami, ne vas-tu pas enfin me laisser... Tu m'empêches de parler!...

WAHIDA (*au domestique*): Laisse-le, Hassan!... Voyons d'abord où il veut en venir! (*Le barbarein consent à donner la liberté à Dardir effendi et sort. Dardir met aussitôt de l'ordre dans sa toilette, prend son tarbouche, le nettoie un peu avec son coude puis le met sur la tête...*)

SCENE IV

WAHIDA - DARDIR

WAHIDA: Parlez! Vous disiez à propos de Rawhéya?

DARDIR: Oui. Je disais qu'elle vous rendra votre argent, tout votre argent; Je le jure sur votre tête très chère?

WAHIDA: Elle le rendra? Quand?

DARDIR: Là est toute la difficulté.

WAHIDA: Hein? Et vous dites ça simplement?: «Là est toute la difficulté?»

DARDIR: Calmez-vous. Madame, calmez-vous! Laissez-moi vous expliquer...

WAHIDA: Je suis très calme. Allons! Parlez!

DARDIR: Madame sait bien que Rawhéya Hanem... Je veux dire que ces jours-ci elle est... — comment m'exprimer? —... elle est un peu dans la gêne, là... Vous comprenez, n'est-ce pas?

WAHIDA: Ah!... Je comprends. Je comprends surtout que cette histoire de Rawhéya n'est qu'un prétexte pour vous aider à pénétrer chez moi. Mais vous pouvez déchanter. Sortez! Sortez tout de suite!...

DARDIR: Soit... Cependant...

WAHIDA: Il n'y a pas de «cependant» qui tienne. Je me demande un peu d'où vous est venu l'espoir d'être reçu chez moi, après ce que vous avez fait hier? Ignorez-vous que je vous ai chassé d'ici, ce qu'on appelle chasser, et que je vous ai défendu de revenir?...

DARDIR (*tête basse, se faisant humble*): Hélas! je ne le sais que trop!...

WAHIDA: Et puisque vous le savez, comment avez-vous l'audace de reparaitre devant moi? Faut-il que je fasse appel à la police pour que vous partiez?

DARDIR: Je vais partir à l'instant même. Je voulais seulement vous dire...

WAHIDA: Qu'avez-vous encore à me dire après le scandale d'hier? Avez-vous oublié combien vous avez été grossier?

DARDIR: J'étais ivre, Madame. Un homme ivre ne se rend pas compte de ce qu'il fait. C'est pourquoi il faut être indulgent pour lui.

WAHIDA: Vous croyez donc que je vais encore tolérer votre présence ici, après votre sandale ?

DARDIR: Moi l'auteur d'un scandale?... Je préférerais mourir, être brûlé vif, plutôt que de vous causer le moindre ennui.

WAHIDA: ...Avoir le toupoet de dire à haute voix, et devant toutes les dames que j'avais invitées, que vous m'aimiez et que vous voudriez bien m'embrasser. Rien que pour ce mot on devrait vous couper la langue. Ah! il ne manquait plus que vous pour m'aimer! Vous! Vous, la risée de tout le monde! Vous, un vaurien! Vous, Un vagabond! Car vous êtes un vagabond, puisque vous n'avez pas de gîte...

DARDIR: Vous avez parfaitement raison. Vagabond, vaurien, risée du monde, je suis tout cela à la fois, et bien plus encore. Je suis surtout votre très humble serviteur. Vous pouvez m'insulter, me battre, me chasser, faire de moi tout ce que vous voudrez..., j'accepte. J'accepte avec plaisir tout ce qui vient de vous. Mais, de grâce, il est une seule chose qui me torture. C'est plus fort que moi, mais il faut bien que je vous dise: laissez votre cœur penser à moi sans méchanceté?

WAHIDA: Après la terrible faute que vous avez commise?

DARDIR: Plus la faute est grande, plus le pardon est grand. Vous savez bien que, hier, je n'étais pas du tout dans mon assiette. Qu'ai-je bien pu dire? Qu'ai-je fait? Tout cela s'est envolé, pif! en fumée. Je ne me rappelle plus rien. C'était sans doute un cauchemar. Ai-je vraiment voulu vous blesser, vous faire de la peine? A vous! Et puis-je oublier combien je vous suis reconnaissant? (*il se tait un instant, puis ayant levé la tête, il ajoute d'un ton suppliant*) Le moyen seulement d'oublier que vous êtes bonne?

WAHIDA (*Elle est retournée à son sofa. Assise, les jambes croisées, elle agite son petit pied. Lentement sa colère tombe*): Moi, bonne?... Je n'ai point de bonté!

DARDIR (*il s'est approché d'elle, un petit sourire de soumission sur les lèvres*): Si, vous êtes la bonté personnifiée. Votre cœur ne peut pas m'en vouloir longtemps!

WAHIDA (*elle a allumé une cigarette et fume*): Vous pourriez m'épargner un bavardage inutile...

DARDIR (*il s'assied par terre, tout près des pieds de Wahida*): Ne savez-vous pas que je vous suis fidèle? Avez-vous oublié tous les sacrifices que je vous ai consentis? Avez-vous oublié que, pour avoir pris un jour votre défense, j'ai été battu, blessé et mis en prison? Avez-vous oublié que, sur vos ordres, je suis allé l'année passée en Haute-Egypte pour une affaire qui vous intéressait au plus haut point et que, là, j'ai failli être tué? Vous oubliez tout cela pour une petite faute, une pauvre petite faute involontaire?

WAHIDA: Dites plutôt que c'est une faute terrible, une faute inoubliable!

DARDIR: Inoubliable! Même après tout ce que j'ai fait? Soit! Mais je vous jure que si vous cherchiez partout, vous ne trouveriez jamais de plus fidèle, de plus respectueux et de plus dévoué que moi! Je vous appartiens corps et âme bien que vous vous m'ignoriez!... Soit. Mais quand je ne serai plus là, quand je mourrai, vous me chercherez. Vos beaux yeux verseront des larmes et vous direz: «Pauvre Dardir! Vous m'avez tant fait rire, vous m'avez tant distraite, que maintenant je me sens douloureusement privée de tout ce que vous me donnez! Hélas! qui pourra jamais vous remplacer!»

WAHIDA (*elle lance une bouffée de sa cigarette*): Bah!... Ils sont nombreux ceux qui savent faire rire!...

DARDIR: Nombreux? Peut-être. Mais pas dans mon genre. Jamais vous ne pourrez combler le vide que je laisserai après moi. Voyons! est-ce possible qu'on me remplace, moi? Vous sera-t-il facile de trou-

ver un homme comme moi? Vous est-il aisé de l'imaginer seulement?... (*il se prend à chanter en faisant des grimaces et en se tordant*) «Est-il quelqu'un de plus gentil que moi? Où est-il celui-là? Où est-il? Dardir est grand comme le monde. Dardir est excellent garçon!» (*il cesse de chanter*)... Suffit!... Maintenant, que voulez-vous que je vous dise? J'ai toutes les nouvelles: celles de ce monde comme de l'autre.

WAHIDA (*toute trace de colère ayant disparu*): Vous pensez donc que je vous ai pardonné?...

DARDIR (*sans perdre contenance*): ...Des nouvelles de toutes les couleurs. Cinémas, théâtres, mariages, divorces, courses, discordes familiales, crises ministérielles, faillites, etc... J'ai tout... tout. Je suis la dépêche de la dernière heure. Demandez-moi n'importe quoi. A propos, on ne vous a rien raconté sur le compte de Zakia Hanem?

WAHIDA (*elle lui jette une cigarette et s'enquiert d'un air détaché*): Lui est-il arrivé quelque chose?

DARDIR (*il a saisi au bond la cigarette puis l'ayant embrassée, histoire de montrer sa complète soumission, il l'a allumée, le tout avec les gestes prestes d'un acrobate*): S'il lui est arrivé quelque chose? Elle a divorcé.

WAHIDA: Allons donc!

DARDIR: Je vous jure sur la tête de mon père — et je ne jure jamais à faux sur la tête de mon père — que cette nouvelle est vraie!

WAHIDA: Qu'ai-je à faire avec la tête de votre père et la vôtre. Qu'elles soient coupées toutes les deux!

DARDIR: In'challah!... Mais, si vous ne me croyez pas... le téléphone est là!...

WAHIDA: Comment cela est-il arrivé?

DARDIR: C'est un peu long à expliquer. Je puis cependant vous résumer l'histoire en trois mots: un regard, un sourire, une parole, et le reste.

WAHIDA: Qu'allez-vous insinuer-là?

DARDIR: Est-ce que cela s'appelle insinuer?... Zakia Hanem, Madame, est la victime de ce qu'on appelle le coup de foudre, l'amour qui naît d'un regard, l'amour-éclair, si je puis m'exprimer ainsi. Vous ne saviez donc pas qu'entre elle et son mari les relations diplomatiques étaient depuis longtemps très tendues, à cause du jeune Hosni? Voyons! ne m'obligez pas à dévoiler les secrets des familles!

WAHIDA (*elle simule l'indifférence*): Je ne sais vraiment pas ce qui a pu plaire à Zakia dans ce garçon. Il ne mérite pas cette folie!

DARDIR: Et c'est un tout jeune homme. Ni plus ni moins. Le plus extraordinaire, c'est qu'il faut l'entendre parler: il bégaie, il bafouille, se mouche. C'est à faire fuir les gens. Mais il faut dire, par souci d'équité, qu'il a la poche pleine. Sa poche est toujours pleine.

WAHIDA: Que vient faire l'amour avec la poche, idiot?

DARDIR: Rien n'empêche qu'il y ait un lien entre les deux... Mais il faut vous dire quelque chose de plus important.

WAHIDA: Quoi encore?

DARDIR: Cette fois-ci c'est quelque chose qui a trait à moi.

WAHIDA: Vous?

DARDIR: Oh! ce n'est qu'un toute petite faveur.

WAHIDA: Dites.

DARDIR: Donnez-moi deux fortes gifles sur les joues. Je parle très sérieusement, je ne plaisante pas... A condition que ce soit de véritables gifles, comme vous seule savez en donner. Allons!... Mes joues me démangent. J'ai une envie folle de recevoir une raclée de vous! (*elle rit*). Donnez-moi votre main. Ma parole, vous allez me battre. Je jure, sur votre tête, de ne pas bouger d'ici avant d'être battu de cette jolie main!... Allons!... (*elle tend la main en riant et commence de le souffleter légèrement... elle rit longtemps. Dardir proteste*) Non. Non. Cela ne s'appelle pas frapper. Je vous dis que je veux une raclée en règle. Sur mes joues.

Fort... Fort. Non. Votre coeur est encore trop bon à mon gré! Votre main ne vous obéit pas!

WAHIDA: Mais est-ce qu'elle a vraiment été répudiée?

DARDIR: Et sur le point de convoler!

WAHIDA: Avec Hosni?... Ne dites pas ça, voyons!

DARDIR: Et pourquoi pas?... Maintenant, me permettez-vous d'aller dire à Hassan de me préparer une tasse de café, histoire de me remettre d'aplomb? Je sens ma tête creuser.

WAHIDA: Allez au diable!

DARDIR: (*tout en se dirigeant vers la porte, il imite la façon de parler des femmes du peuple*): Que Dieu vous bénisse, Wahida Hanem. Puisse-t-il toujours vous aider à faire le bien! (*Elle rit longuement. Arrivé près de la porte, Dardir s'écrie*) Hassan! Espèce de bête ignorante! Vite, un bon café pour ton maître Dardir Bey... Vite! (*il revient sur ses pas et reprend sa pose aux pieds de Wahida qui s'étend sur le sofa. L'obscurité est presque complète. Mais bientôt la clarté lunaire inonde la pièce, précisant le canapé, Dardir et Wahida. Dardir s'adosse contre une chaise, et l'air rêveur, il semble réciter une leçon qu'il a apprise par coeur*)... Amine Bey a perdu 50 livres aux courses. Sa femme a acheté, avec 50 autres livres, un magnifique manteau en fourrure! une création de Mme Thérèse. Osman Bey Abou-Khafagua avait acheté un appareil de radio pour sa maison de Minieh. Le lendemain de son installation, l'appareil était emporté par un voleur. Tahéya Hanem a quitté l'Égypte pour l'Europe. Elle est à la poursuite d'un mari pour sa fille. Elle le cherche parmi les jeunes gens qui viennent d'hériter et qui se trouvent à Vichy ou à Karlsbad. L'association «des jeunes gens riches en voie de déconfiture» compte éditer un mémoire. Ce mémoire, portera les noms et les titres honorifiques des membres de l'association, sera distribué parmi la haute ou même la basse classe: qui sait?... Votre serviteur s'est fait faire un costume neuf très chic et vous n'avez même pas daigné vous en apercevoir. La cravate que portait hier Abbas Bey a fait fureur au Kit-Kat. Le train de luxe a eu un retard de cinq minutes aujourd'hui. Sanéya Hanem, la fille d'Abdel-Ghaffour Bey, est maintenant la fiancée de Fouad Zanati... (*il s'étire et baille longuement*).

WAHIDA (*d'une voix calme, les yeux clos*): C'est fini?...

DARDIR: Presque. (*Un temps. Puis Dardir recommence à parler mais, cette fois-ci, d'une voix basse et d'un ton indifférent*). Il ne me reste plus qu'une seule nouvelle. Elle est sans importance. Vous écoutez?

WAHIDA: Dites.

DARDIR: Votre serviteur a gagné mille livres.

WAHIDA (*elle n'a pas encore saisi*): Vous dites?

DARDIR (*il hausse un peu la voix*): Je dis que, moi votre serviteur, j'ai gagné le second lot «El-Moassat».

WAHIDA (*elle s'est soulevée un peu pour le regarder. Les yeux clos, indifférent et impassible, il fume une cigarette*): Qui est-ce qui a gagné le second lot «El-Moassat»?

DARDIR (*sans changer de posture et sur le même ton*): Moi.

WAHIDA (*vivement intriguée*): Vous, vous avez gagné le lot «El-Moassat»?

DARDIR (*il a un peu soulevé ses paupières*): Dieu confie son secret à la plus humble de ses créatures!...

WAHIDA: Est-ce que vous parlez sérieusement?

DARDIR: Pourquoi plaisanterai-je? Par Allah, j'ai gagné le second lot «El Moassat», d'une valeur de 1000 livres.

WAHIDA: 1000 livres d'un seul coup?

DARDIR: 1000 billets!...

WAHIDA: Par Allah, je ne vous crois pas.

DARDIR (*il exhibe un paquet de billets de 100 livres chaque et il compte jusqu'à mille*): Me croyez-vous maintenant?

WAHIDA: Quelle veine, vraiment! Mais... qu'avez-

vous pris en venant ici? Je veux dire: comment êtes-vous venu?

DARDIR: Ce que j'ai pris? Le tramway, parbleu!

WAHIDA: Vous n'avez pas eu peur d'être volé?

DARDIR: Volé? Moi? Ai-je la tête d'un homme riche? Je suis sûr que, sur mon visage, il y a écrit en caractères très lisibles: «La pauvreté est signe de modestie.»

WAHIDA: Mais pourquoi ne m'avez-vous pas annoncé cette nouvelle d'abord?

DARDIR: Est-ce donc tellement important?

WAHIDA: Hypocrite!

DARDIR: Ce n'est pas la première fois que je gagne. J'ai souvent gagné aux courses.

WAHIDA: C'est vrai. Mais vous n'avez jamais atteint ce chiffre: mille!

DARDIR: Vous savez bien que, pour moi, les centaines valent les mille. Des sommes folles entrent dans ma poche aussi facilement qu'elles en sortent. L'argent! Qu'est-ce que c'est que l'argent?... Une vétaille... Il y a deux mois de cela, je donnais encore vingt livres à la Société de Bienfaisance...

WAHIDA: ...Et deux jours après, je m'en souviens très bien, vous n'avez pas assez de monnaie pour acheter une boîte de cigarettes!

DARDIR: Je n'en suis pas mort. Je continue à me porter comme un charme. Bref, il ne m'est rien arrivé de fâcheux... Et puis... que Dieu me garde votre porte toujours ouverte. Moi, vous savez, j'aime à vivre un peu au hasard!

WAHIDA: Vous êtes un phénomène!

DARDIR: Merci pour ce que vous venez de dire-là. Mais savez-vous comment j'espère dépenser ça (*il tape sur sa poche*) et en combien de temps?

WAHIDA: En quelques mois, je suppose?

DARDIR: En une nuit!

WAHIDA (*étonnée*): En une nuit?

DARDIR: Par le Dieu qui m'a créé, je compte dépenser cet argent en une nuit!

WAHIDA: Vous allez m'obliger à vous battre pour de bon!

DARDIR (*avec joie*): Si ce bonheur pouvait m'arriver!

WAHIDA: Vous ne deviendrez donc jamais sage?... Vous n'avez donc jamais pensé à posséder quelque chose? Quelques feddans, par exemple? Acheter une part dans un immeuble?

DARDIR (*il éclate de rire*): Que Dieu vous pardonne! Vous voulez que je devienne propriétaire! (*il simule un air emphatique*) Dardir propriétaire! (*il rit de nouveau*) Ah! non! Ce serait le monde à l'envers. (*Un temps. Puis il reprend*) Dardir restera toujours Dardir le fou, Dardir la risée des gens, Dardir qui habite ruelle «Olali». (*il soupire longuement*) Ah! vous ne me comprendrez jamais!

WAHIDA: Le moyen de vous comprendre? Vous êtes une énigme.

DARDIR: Non, ce n'est pas exactement ça. Je ne suis pas une énigme. Si vous sentiez ce que moi je sens, il y a belle lurette que vous m'auriez compris.

WAHIDA: Et que sentez-vous, Excellence?

DARDIR (*superbement dédaigneux*): Un dégoût profond: un dégoût qui englobe tout le monde où nous vivons.

WAHIDA: Pourquoi?

DARDIR: Pourquoi? (*avec ironie et douleur*)... Vous ne vous rendez pas compte quelle vie je mène? Ne suis-je pas un éternel vagabond, un grand dissipateur?... Mais, à propos, que pensez-vous de mon «physique»?

WAHIDA (*avec ruse*): Qu'est-ce qu'il a votre physique? Il n'est pas mal.

DARDIR: Il n'est pas mal. Vous êtes bien aimable! Vous savez, Dieu ne m'a pas créé, ce qu'on appelle créer. Il m'a barbouillé! Mais je n'y puis rien: il a sans doute un dessein caché. (*il baisse un peu la tête pour la relever aussitôt, fixant son regard sur Wahida*). Sa-

vez-vous comment j'ai dépensé les 100 livres que j'ai gagnées aux courses le mois passé?

WAHIDA: Oui. Vous êtes allé passer une semaine à Héliopolis Palace!...

DARDIR: Exactement. Je voulais goûter à la vie de grand seigneur. Là-bas, j'ai été très prodigue, très dépensier...

WAHIDA: Ensuite, vous êtes retourné à la ruelle Olali!

DARDIR: Pour me nourrir de pickles chez Abdou le vendeur de tourchis.

WAHIDA: N'est-ce pas que, avec ces 100 livres, vous auriez pu vivre honnêtement pendant deux ou trois mois?

DARDIR: En effet. Un autre, à ma place, aurait pu vivre un an avec cette somme. Mais, à mon avis, c'eût été mener une vie de chien. Pourquoi pensez-vous que nous vivons?

WAHIDA: Je pense que nous vivons pour bien vivre!

DARDIR: Pour moi, la vie n'a de sens que si on goûte à ce qu'elle a de doux et d'amer à la fois. Je voudrais pouvoir goûter à la richesse de la vie comme à sa misère, à ce qu'elle a de grand et de noble comme à ce qu'elle a de bas et de vil. Je voudrais me vautrer dans sa boue, pour m'élever ensuite jusqu'à ses sommets. C'est ainsi que j'aime la vie, et c'est ainsi que je pense toujours vivre.

WAHIDA: Vous, vous êtes à un doigt de la folie!

DARDIR: Vous avez raison.

WAHIDA: Mais vous ne m'avez toujours pas dit de quelle manière vous comptez dépenser tout cet argent en une nuit?

DARDIR: Comment dépenser cet argent en une nuit?... Ce n'est pas difficile. Donnez-moi un million et je vous montrerai comment (il aspire rapidement une bouffée de cigarette) je puis le dépenser en une nuit!... Une réception, une partie de pocker, du champagne, des femmes... Les femmes, n'est-ce pas ce qui fait dépenser le plus d'argent?... Je vous en fais toutes mes excuses!...

WAHIDA: Voulez-vous vous faire!

(Un temps. Wahida s'étend de nouveau sur le sofa. Dardir s'allonge à ses pieds. Ils fument).

DARDIR (il met fin au silence en disant d'un ton négligent): A propos, vous n'avez jamais entendu parler d'une dame appelée «Lolette»?

WAHIDA (d'un air détaché): Non. Qui peut-elle donc être cette Lolette?

DARDIR: L'amie de princes et des rois!

WAHIDA (après un léger silence): Jolie?...

DARDIR: Une beauté!... Et d'un chic!

WAHIDA: Vous l'avez vue?...

DARDIR: Si je l'ai vue? Je lui ai même parlé!

WAHIDA: Disparaissez!...

DARDIR: J'ai rendez-vous avec elle, cette nuit!

WAHIDA: Quelle prétention!...

DARDIR: Pourquoi «Quelle prétention». puisqu'il y a là, dans mon portefeuille, mille livres. Ces mille livres iront à cette femme. Je n'en garderai pas un millième!

WAHIDA: C'est qu'il est fou pour de vrai!

DARDIR: Le fou n'est pas moi. Le fou est celui qui, possédant de l'argent, n'en profite pas pour jouir d'une femme que tout le monde convoite.

WAHIDA: Dépenser mille livres pour Lolette, et en une nuit? Cette Lolette doit être merveilleusement belle. Elle a dû vous éblouir, vous tourner complètement la tête!

DARDIR (après un temps, comme dans un rêve): Elle, merveilleusement belle?... Elle ne vous vient pas à la cheville. Vous êtes mille fois mieux!...

WAHIDA (elle aussi comme dans un rêve): A ce point?

DARDIR: Vous ne me croyez pas?

WAHIDA: Allons donc!

DARDIR: Vous voulez dire que je mens? (il s'em-

balle) Ah! si vous me laissiez parler, je vous étonnerais...

(Un silence plein de gêne. Tous les deux sont troublés).

WAHIDA (sans changer de ton ni de pose): Naturellement, vous pouvez prendre maintenant Lolette ou n'importe quelle autre femme. C'est très facile. Quelle est la femme qui refuserait mille livres pour une nuit?

DARDIR (Il a comme subi une forte secousse. Il s'approche d'elle en balbutiant): Vraiment?... Aucune femme ne refuserait mille livres pour une nuit? (Il s'arrête, les yeux enflammés, cependant qu'elle garde les paupières baissées).

WAHIDA: Quel inconvénient y aurait-il? N'est-ce pas une seule nuit?...

(Dardir se précipite et couvre de baisers les mains de Wahida. Il va pour l'embrasser quand on fait de la lumière. Entre Hassan, portant le café. Dardir se retourne vers lui, furieux).

WAHIDA - DARDIR - HASSAN

DARDIR: Qu'est-ce que tu viens faire?

HASSAN: J'apporte le café, mon Bey...

DARDIR: Le café? Où étais-tu tout ce temps? Tu ne pouvais pas l'apporter plus tôt, ton café? (Il hausse de plus en plus le ton) Ce n'est pas du café que nous voulons, c'est du champagne. Nous voulons du champagne! Du champagne! (Hassan sort précipitamment. Dardir s'adosse contre le mur en s'épongeant le front. Un temps).

SCENE VI

WAHIDA - DARDIR

WAHIDA (toujours dans la même pose): Qu'est-ce qui vous arrive? Pourquoi êtes-vous soudain ainsi?

DARDIR: Ce n'est rien. Ce n'est rien...

WAHIDA: J'aurais juré qu'un changement s'était opéré en vous. Il m'a semblé voir un autre homme devant moi. L'homme qui voulait s'amuser avec Lolette! Cette Lolette du diable!... (Hassan revient avec le champagne. Il entre, pose le plateau et sort après avoir refermé la porte). (Dardir se verse un premier sième...) ...Halle! Halle!... Vous n'avez donc jamais bu de champagne de votre vie? (Dardir la regarde comme un fou. Il verse un quatrième verre, puis un cinquième, qu'il boit coup sur coup en se forçant à rire)... Soyez poli, au moins! Donnez-moi un verre moi aussi! (Dardir semble ne pas l'écouter. Planté devant la glace, il s'examine attentivement. Un instant, son regard va vers Wahida, mais il le reporte de nouveau sur le miroir. Il a sur les lèvres un sourire ambigu).

DARDIR: ... Est-il possible que cette tête plaise à quelqu'un?

WAHIDA: Pourquoi? Qu'a-t-elle votre tête? Elle n'est pas mal, vous savez! L'essentiel est qu'on soit charmant!

DARDIR: Charmant!... Non, ça ne peut rien changer. Si on me couvrait d'or, si on me doublait de banknotes, je resterais toujours le même!

WAHIDA: Vous vous êtes toujours méconnu, ignoré! Venez! Venez!

DARDIR: Moi j'ai méconnu ma valeur? Ah! Madame, croyez-moi, je ne vaudrais pas un félu!

WAHIDA: Allons! donnez-moi un verre de champagne et venez près de moi! (Il s'approche de nouveau de la glace et s'adresse à son image).

DARDIR: Quelle figure!... Faut-il cracher sur toi et sur ton maître?... (Il se retourne vers Wahida pour dire d'un ton où l'on perçoit l'ironie et l'amertume) Vous connaissez la blatte?

WAHIDA: La blatte?

DARDIR: Oui, la blatte. Cet insecte noir, laid... qui n'apparaît que pendant la nuit et dont l'aspect dégoûte!...

WAHIDA: Je ne vois pas le rapport?

DARDIR: Cette blatte, quand vous la déposez sur une étoffe de soie blanche, — une étoffe de soie blanche très veloutée... comme votre joue... — n'est-ce pas que cela enlaidit la beauté de cette étoffe de soie

très veloutée et que le contraste est alors terrible!... Si terrible qu'il faudrait tout de suite se saisir de la bête répugnante pour la jeter dans le feu?

WAHIDA: Que dites-vous-là? Voulez-vous cesser ce langage! Voulez-vous ne plus parler de blattes!

DARDIR: Et si on prend un diamant, un beau diamant très précieux, pour le mettre sur le dos de la blatte, la laideur de l'insecte en sera-t-elle changée? La bête ne resterait-elle pas toujours aussi dégoûtante qu'avant?

WAHIDA: Voyons!... Est-ce vraiment le moment de parler de ces choses? (*Dardir se verse un autre verre. Il va le boire quand, soudain, il se ravise et le jette avec force par terre. Le verre se brise*).

DARDIR: Va! je ne te boirai pas! (*il fait sortir de sa poche les billets de banque, les contemple un instant avec des yeux enflammés, puis, brusquement, les chiffonne et les déchire rageusement. En même temps, on ne peut pas dire s'il rit ou s'il pleure*)... L'argent! L'argent!... Au diable!... Voilà!... Voilà!... (*Debout, Wahida essaie de l'empêcher de déchirer les billets*).

WAHIDA: Que faites-vous?... Il est fou!... Etes-vous fou?...

DARDIR: (*tout à sa révolte, continuant de plus belle*): Laissez-moi!... Je dois les déchirer tous!... Tous!... Je ne puis être que Dardir le vaurien!... Impossible!... Vous, vous ne pouvez être que Wahida! Wahida la belle, la très chère! Moi, je dois rester toujours le même!... Vous, vous resterez aussi toujours la même!... La même!... (*Il continue le massacre. Wahida se jette sur lui, le bouscule. Dardir trébuche et tombe*).

WAHIDA: Sortez, ivrogne! Sortez! Sortez! (*Dardir sort en rampant. Wahida retourne à son sofa, cache son visage dans les coussins, et, irritée, se met à sangloter*)... Le chien!... Le dégoûtant personnage!... Le fou!...

RIDEAU

MAHMOUD TEYMOUR

(Adaptation Française par A. Khédry)

LE JOUR DE L'AN

Le 1er Janvier a-t il toujours marqué le commencement de l'année?

Tout d'abord le 1er Janvier n'est pas aujourd'hui universellement accepté pour le Jour de l'an. Les Musulmans ont le 1er Mohorrem et les Israélites le 1er Tisri, qui sont tous les deux mobiles dans notre année solaire, parcequ'ils marquent le commencement des années lunaires. Les Coptes font commencer leur année au 1er Thôt car ils conservent la période sothiaque de leurs ancêtres. Le Patriarcat Oecuménique continue à célébrer le 1er Septembre comme premier jour de l'année.

Parmi les peuples anciens, les Egyptiens commençaient leur année à l'équinoxe d'automne, et les Hébreux, qui avaient une année religieuse et une autre civile, commençaient la première au 22 Mars (équinoxe du printemps) et la seconde au 25 Septembre (équinoxe d'automne à peu près). Les Grecs, avant la réforme de Méton, commençaient l'année au 22 Septembre, soit à l'équinoxe d'automne, mais, après cette réforme remarquable, au solstice d'été, soit vers le 3 Juillet. Lorsque Rome leur imposa son propre calendrier, ils acceptèrent comme Jour de l'an l'équinoxe du printemps, qui pourtant n'était en usage chez les Romains qu'au temps de Romulus. En effet Numa déplaça le commencement de l'année au solstice d'hiver où il resta jusqu'à Jules César qui fixa le 1er Janvier comme Jour de l'an.

La date du 1er Janvier fut maintenue jusqu'à l'avènement de Charlemagne. Mais comme ce grand roi se fit couronner le 25 Décembre de l'an 800 p. J. Ch., on considéra l'évènement d'une telle importance, qu'on choisit cette date pour le Jour de l'an et l'on inaugura à cette occasion l'arbre de Noël.

Toutefois, dans la France méridionale ce déplacement fut jugé inacceptable; du Seigneur (25 mars,

ab incarnatio Domini) à celle de sa Naissance. D'autres, plus inconsidérément, choisirent pour Jour de l'an fixe la date pascale — qui est mobile — comme étant la plus grande fête de la chrétienté. Cette coutume finit par s'imposer dans la France du Nord au point de remplacer le 25 décembre. Ainsi Bouchet, dans sa «généalogie des rois de France» écrivait en 1506: «Charles VIII mourut dans le château d'Amboise le 7 avril 1497, avant la fête de Pâques d'après l'habitude parisienne de faire commencer l'année le jour de cette fête, et de 1498 d'après l'habitude des Aquitains de la faire commencer à la fête de l'Annonciation.» Ce n'est qu'en Italie et en Espagne que le 1er Janvier continua à marquer le commencement de l'année.

En Orient on faisait commencer l'année différemment. Puis le 1er septembre se généralisa, grâce au prestige de l'Eglise de Constantinople jusqu'à l'acceptation générale de l'ère dionysiaque. Alors le 1er janvier prévalut par décret de Charles IX de l'an 1563. En vérité Charles n'avait alors que 13 ans; l'initiative appartient au chancelier de L'Hospital qui fixa le 1er janvier 1564 comme premier jour de l'année civile à la demande des classes commerçantes. Il n'est donc pas exact que cette fixation est due aux frères Lilio qui auraient visité la France dans ce but en 1562 puisque leur système n'a été soumis au pape Grégoire XIII qu'en 1574.

On voit par ce qui précède que les peuples anciens se sont montrés plus raisonnables que nous en faisant partir leur année d'un des points principaux de l'orbite terrestre, tels que les solstices ou les équinoxes. Mais comme ces questions de calendrier sont conventionnelles il n'y a pas de grand mal.

G. L. ARVANITAKIS

La Petite Histoire

SOUVENIRS ATHÉNIENS

UNE NUIT DE JOUR DE L'AN

— Il y a quarante-cinq ans, Athènes était une petite ville, mais pleine d'animation et de vie. J'ai raconté naguère ce qu'elle devait aux riches Hellènes de l'étranger qui étaient venus se fixer, nombreux, dans la capitale, se bâtissaient des hôtels particuliers, donnaient des soirées et des bals et introduisaient dans la vie grecque un luxe jusqu'alors inconnu. C'est à eux que nous devons le Club Athénien, le club des «Chrysocanthares», des hannetons dorés, comme l'avait surnommé le romancier Stéphanos Xénos.

Après avoir vécu toute une vie à Londres, après avoir gagné une grosse fortune et possédé une flotille de bateaux de commerce, et après avoir perdu le tout dans des entreprises de Bourse, Xénos était venu s'installer à Athènes, sans autre bagage que des caisses pleines de manuscrits de ses romans. Il publiait de ci de là un cahier de sa revue le «*Vrettanikós Astir*» (l'Etoile Britannique) et menait une polémique furieuse contre ces Grecs venus du dehors et leur Club, ils en avaient fait, disait-il, un antre où plus d'un de ses habitués avait perdu à la table du baccara jusqu'à la dernière tuile de son toit. Mais la féconde imagination de Xénos était encline à l'exagération.

Outre ce cercle aristocratique d'accès difficile il y en avait d'autres ouverts à tout venant, pourvu qu'il fut décentement habillé. De vrais tripots où nulle police n'intervenait. Le baccara était l'occupation principale et le tapis vert était déplié depuis l'après-midi jusqu'au matin. Il y avait aussi des pièces particulières où triomphait la *passetta*, jeu expéditif et facile, qui vint à l'Orient de l'Italie.

Ces cercles, dont chacun portait le nom d'une divinité de l'Olympe, étaient surtout fréquentés par des gens de la bourgeoisie. Commerçants des rues d'Hermès et d'Eole, officiers, fonctionnaires, journalistes, médecins, avocats, professeurs de l'Université se coudoyaient autour de la table verte où les *bankadori* distribuaient les cartes avec une prestesse de bateleurs. Les tenanciers étaient des hommes prévenants qui offraient une tasse de chocolat aux habitués et quelque fois, quand la gagnotte était bien pleine, des liqueurs, en fiche de consolation pour ceux qui avaient perdu leur dernière pièce de cent sous.

* * *

De ces maisons la meilleure était l'«Hermès». Bien installée au coin des rues Eole et Sophocle, assez confortablement meublée et ornée de tableaux qui représentaient des scènes de l'Illiade. Elle se trouvait à quelque pas des bureaux de l'*Acropolis*, le journal de Vlassis Gavriélidis, la pépinière qui a donné une foule d'hommes éminents.

Comme Gavriélidis se mettait au lit toujours à 9 heures, c'est moi qui dirigeais la rédaction de nuit. En ce temps l'*Acropolis* avait pour rédacteurs Georges Catsélidis qui devint plus tard directeur de la Banque d'Athènes, Panayotidis, dans la suite inspecteur des finances, et d'autres qui se sont fait un nom dans la presse et les lettres, Nicolaï Spandonis,

Gérassimos Vokos, Alexandre Moraitis, Paul Nirvanas.

Poètes, écrivains, gens de science, politiciens, tous les jeunes hommes de quelque talent se donnaient rendez-vous à l'*Acropolis*, dont les colonnes leur étaient ouvertes par Gavriélidis. Il y avait là le docteur Apostolidis, auteur des *Psychoses*, Georges Souris le petit-fils d'Aristophane, Spyros Mercouris, présentement et pendant longtemps maire d'Athènes. Le travail de nuit achevé, nous passions à l'«Hermès» voisin, faire une partie, boire une tasse de chocolat et pêcher parfois une nouvelle. A l'aube, le gousset léger, nous prenions le chemin de la maison.

Une veille de Jour de l'An, où les journaux paraissent de bonne heure, des amis vinrent nous enlever faire comme toute monde : tâter la chance en cette nuit fatidique. Nous commençâmes par l'«Hermès». Dès l'après-midi la salle était comble. Rien à faire. Quelqu'un proposa d'aller au Dimopratriion. La maison de Tzavellas sur la place, où était logé autrefois le Cercle militaire, avait été transformée pour les fêtes en maison de jeu.

Une vaste salle, brillamment éclairée, peu de joueurs. Dans les mains du *bankadoros* le jeu de cartes se mouvait comme un accordéon. C'était un imposant personnage. En redingote irréprochable avec une chaîne d'or sur son ventre et des bagues pleines les doigts. Un Céphallénien, comme on le vit dès qu'il ouvrit la bouche.

Pendant quelque temps il ne souffla mot, A la fin, après avoir mêlé et remêlé ses cartes, il commanda d'une voix sévère :

— Messieurs le «tertso-tiro» commence. Faites vos mises.

Le diable voulut que personne ne gagnât. Et il le voulut encore au second tour. Des murmures significatifs se firent entendre quant à la sincérité des doigts du *bankadoros*. Le Céphallénien mêla de nouveau ses cartes, mais un regard circulaire lui montra que les joueurs ne mettaient aucun empressement à continuer. Il sentit le soupçon et jeta les cartes sur la table.

— Voici les cartes, messieurs. Quiconque, a un doute qu'il vienne les mêler lui-même.

L'homme prononçait *anthivoli* (doute) au lieu d'*amphivolia*. Après cela il ne pouvait subsister de doute quant aux doigts couverts de bagues. Mais le Céphallénien s'impatientait, il se tourna vers nous.

— Alors? Nous allons rester les bras croisés jusqu'au matin? Pontez vite. Nous ne pouvons pas perdre en vain notre temps.

— Le temps c'est de l'argent, glissa Nicolas Spandonis, qui avait été lui aussi détrossé par les doigts couverts de bagues.

— Vous dites, monsieur? questionna sévèrement le *bankadoros*.

— Moi je n'ai rien dit. Ce sont les Anglais qui disent que le temps c'est de l'argent.

— Trêve de paroles, reprit le Céphallénien. Quiconque veut ponter qu'il ponte.

Quelques billets de vingt-cinq s'alignèrent sur le tapis. Oh ! miracle. De nouveau ils s'envolèrent. Les murmures se firent entendre avec plus de vivacité. Et le *bankadoros* se fâcha pour de bon.

— Si cela ne vout plaît pas, messieurs, vous n'avez qu'à nous montrer vos derrières.

A ce cri la garde s'avança. Les *avantadori*, pantalons collants, souliers pointus et moustaches cirées, entourèrent la table, prêts à tout démolir pour défendre l'honneur de la maison. Mais personne n'avait envie de contester l'honorabilité du personnage qui portait une si grosse chaîne de montre et huit bagues à ses doigts. Nous jugeâmes plus sage de lui montrer nos derrières.

Lorsque, ayant dégringolé l'escalier en riant, nous nous trouvâmes sur la place du Dimopratriion, il était tout juste minuit.

— On ne va pas se coucher pareil jour avec les poules ! fit observer fort sagacement quelqu'un de la bande. Où allons nous passer notre premier de l'An ?

En effet, personne n'avait envie de se mettre au lit à l'heure où cela commençait à chauffer. On se concerta. Spandonis, qui était en pareilles matières l'arbitre, nous proposa d'aller à sa garçonnière pour achever cette nuit de la Saint-Sylvestre si agréablement commencée. Tout le monde applaudit avec enthousiasme.

Spandonis habitait près de la cathédrale, dans la rue des Trépieds. En quelques minutes nous y arrivâmes. C'était une vieille maison athénienne, avec une cour où des mimosas mettaient une note poétique. Spandonis l'avait meublée avec un goût original, héritage de sa seigneuriale famille. Son grand-père avait été un des premiers Maires d'Odessa et le jeune écrivain — car il était réellement jeune alors — s'apparentait aux premières familles d'Athènes. Pendant les premières années qu'il passa dans la capitale comme étudiant à l'Université, il s'exhibait sur un cheval blanc, accompagnant à la promenade des dames ses parentes. Puis les rigueurs des temps le forcèrent à vendre son blanc coursier. Il le pleurait encore.

La principale pièce de sa garçonnière avait un drôle d'ameublement. Un vieux buffet servait à la fois de bureau et de cave. Un antique billard, au milieu, avait été transformé en table. Des fauteuils et des chaises de tout style donnaient à la pièce l'aspect d'une boutique de brocanteur français. Mais son grand luxe étaient les livres, éparpillés un peu partout. Parmi leur foule on trouvait des éditions très rares.

Tout était parfait là-dedans, sauf qu'il manquait un poêle. Une fois assis à la table du baccara nous sentîmes nos pieds geler. Nicolas Lascaris, l'historien du théâtre grec, qui grelottait, opina :

— Si nous allions faire un tour dans la cour pour nous réchauffer !

Mais Gérassimos Vokos venait d'abattre un neuf et personne ne fit attention au loustic. Et Spandonis, qui tenait à ce moment la banque n'avait pas décidé la chance de l'homme aux bagues, il avait beau mêler les cartes, donner chaque fois à un autre à couper. Peine perdue ! il n'arrivait pas à se débarasser de la guigne.

— C'est comme ça, fit quelqu'un, heureux en amour, malheureux au jeu.

C'était là un coup détourné. Spandonis, à cette époque, s'affairait auprès d'une chanteuse du café-concert d'Aslanis, qui était installé dans l'immeuble du professeur Costis sur la place Colocotroni. La chanteuse s'appelait Edelweiss et cette Viennoise était vraiment jolie comme la fleur des Alpes. Beaucoup la courtoisaient, mais elle s'était attachée à Spandonis. Il répliqua en plaisantant :

— Tu pourrais bien trouver une sottise moins bête que ce lieu-commun !

La remarque arrêta la conversation. Mais juste à ce moment Spandonis gagna. Il crut que cela lui avait porté bonheur et il se tourna vers l'autre :

— Tu dis, Tsaca ! Répète le dicton !

Tsaca s'empressa d'obéir. Il ajouta qu'Edelweiss était sans doute en train de monter quelque tour à Spandonis.

Mais la déveine était revenue. Spandonis, qui avait perdu tout son argent, se mit à jouer des objets de sa collection, racontant à fur et à mesure qu'il les perdait, l'histoire de chacun. A certain moment, il passa dans la pièce voisine et revint avec un superbe manteau gris, doublé de drap rouge.

— Ce manteau, annonça-t-il, appartenait à un général russe dont j'oublie le nom.

— Ça ne fait rien, interrompit un camarade. Je me souviens moi de l'histoire. C'était le manteau de Koutouzoff, qu'il perdit au passage des Alpes.

— Je l'avais acheté à Constantinople pour sa valeur historique, poursuivit Spandonis imperturbable. Mais l'heure est venue où son sort va se décider. Je l'avais payé deux cents francs, je le joue pour cent. Qui tient l'enjeu ?

— Moi, répondit Lascaris. Peu après, il était maître du magnifique manteau qui avait couvert, au dire de Spandonis, les épaules d'un des vainqueurs de Plevna dans la guerre russo-turque.

— A bientôt de nouveaux galons, souhaite quelqu'un. A Lascaris généralissime !

— Pour le moment cela m'épargne une bronchite, dit Lascaris qui se réchauffait, drapé dans le manteau.

Puis ce fut le tour de bouquins rares de passer en d'autres mains. Au milieu de cette malchance l'auteur de *Notre Athènes* conservait la gaieté de son esprit et la politesse d'un parfait maître de maison. Il nous offrit tout ce que renfermait le bas du buffet qu'il avait transformé en bureau. Nous nous attendions à voir des papiers. Il en tire quelques bouteilles de fins vins français.

A cette apparition le jeu s'arrêta. Transformés en delpnosophistes tout comme si nous étions des disciples de Zénon, nous mimes sur le tapis, à la place des cartes, des questions politiques et philosophiques. Un des convives entreprit de nous démontrer que les vraies théories philosophico-sociales sont celles de Vlossios, le maître hellène de Tibérius Gracchus et non pas celles de Polybe et de l'autre fraction de Scipion l'Africain.

— C'est au fond de ton verre, que tu as découvert tout ça ? demanda un indiscret.

— Non, mon cher, mais chez Zeller, dans sa *Philosophie der Griechen*.

A coup sûr il n'avait pas lu le livre même en songe. Mais entretemps l'aube était venue. Joyeusement le maître de la maison leva son verre :

— Nouvelle année, nouvelle chance, comme dit sans doute Zeller. Il est temps d'aller nous coucher.

Et se tournant vers Lascaris, drapé dans son magnifique manteau :

Folklore Zacynthien

LES "PHOTA,, A ZANTE

La fête des *Phota* — l'Épiphanie — est attendue par les jeunes filles du peuple, surtout par les jeunes villageoises, avec autant d'impatience que Saint-Jean Loumbardiaris et ses feux de joie.

Ces deux jours-là elles interrogent l'oracle de leur vie : qui vont-elles épouser, si ce sera l'homme qu'elles aiment, si elles auront une vie heureuse et le reste. Pourtant l'Épiphanie n'est pas, pour les oracles, un aussi grand renom que Saint-Jean Loumbardiaris. Peut-être parce que, à cause de la saison on n'exécute aucun de ces mille rites en plein air qui sont de rigueur aux fêtes estivales. Ce qu'on fait est absolument différent et limité à l'intérieur de la maison. Quand même l'Épiphanie révèle bien de choses aux jeunes filles.

Aux jours qui précèdent les *Phota*, par exemple, on pétrit le pain dans toutes les maisons paysannes. La fille de la maison, d'accord avec la mère, mais en cachette des hommes de la famille, met à part un morceau de levain. Elle appelle alors deux de ses amies — elles doivent être sans faute trois, autrement l'oracle ne dit rien — et à tour de rôle, elles se mettent à pétrir un pain. Celle qui travaille la pâte doit répéter sans relâche :

— Saint Jean le Baptiste du Fils de la Panaglia...
montre-moi qui mon destin a écrit que j'épouserai.

Une fois ce gâteau bien pétri, elles vont l'enfourner toutes les trois ensemble. La veille de l'Épiphanie, à minuit, les trois jeunes filles le coupent en trois morceaux devant l'iconostase de la maison où il fut pétri. Puis chacune prend son morceau, fait avec le couteau trois entailles profondes, et le place sous son oreiller en répétant les mêmes paroles :

— Saint Jean le Baptiste du Fils de la Panagia...
etc.)

Elles épouseront celui qu'elles verront en songe.

Maintenant, si ces jours-ci, une jeune fille a reçu une «*broxeneia*», une proposition de mariage, et que les siens n'acceptent pas ou n'ont pas fini de discuter avec le prétendant, même alors la jeune fille a le moyen de connaître son sort et de se délivrer de l'angoisse si le mariage se fera ou ne se fera pas.

Elle prend de l'étope et façonne deux petites boules : l'une la figure elle-même et l'autre symbolise le «*gambros*». Puis elle y met le feu. Si pendant qu'elles brûlent il s'envole en haut beaucoup de cendre, c'est bon présage. Le mariage se fera. Si la cendre ne s'envole pas, le mariage se défera. Ou bien on confectionne avec de l'étope deux petites poupées; qui symbolisent toujours lui et elle. Et l'on y met aussi le feu. Si, en brûlant, elles tombent l'une sur l'autre, il y aura mariage. Si l'une tombe de côté, ou en arrière, le mariage ne se fera pas.

Il y a aussi autre chose. — Les jeunes filles prennent trois fèves. Elles épluchent l'une en entier,

Général, veuillez donner le signal de la retraite.

Trois hurrahs répondirent en l'honneur de notre hôte... Ainsi se passait, il y a près d'un demi-siècle, la nuit du Jour de l'An chez les jeunes hommes de lettres à Athènes.

THÉO. VELLIANITIS

l'autre à moitié seulement, et à la troisième elles laissent toute son écorce. Elles enveloppent chacune séparément dans un morceau de papier et la placent sous leur oreiller. La nuit, en se retournant sur le côté, elles en tireront une au hasard, à moitié endormies comme elles sont.

Si elles tirent la fève épluchée, elles épouseront un homme très pauvre. Si c'est la fève à demi-épluchée, le mari ne sera ni pauvre ni riche, si c'est la fève non décortiquée, le futur sera très riche.

Autre chose. A minuit exactement, elles regardent trois étoiles et donnent à chacune le nom d'un homme qui les veut, à ce qu'elles savent. Elles s'efforcent naturellement de se souvenir de l'étoile qui portent chaque nom. Les jeunes filles verront la nuit en songe les trois étoiles. Celle qui sera au milieu sera l'homme qu'elles épouseront et dont elles lui ont donné le nom.

Autre chose. A minuit précis, elles sortent au jardin et cueillent une fleur ou un rameau odorant : lavande, vervaine, géranium, basilic. Puis elles courent au feu et en brûlent les bouts. Puis elles sortent dans le jardin et le plantent dans la terre. Si au matin le rameau est resté frais, elles se marieront dans l'année. Si non la branche sera fanée.

A minuit, la jeune fille jette une pomme dans la rue. Si un prêtre vient à passer et met le pied dessus ou l'enjambe — chose rare — elle ne se mariera jamais.

Vers minuit aussi, la jeune fille prend un jeu de cartes et se met à tirer les cartes une à une. En même temps elle dit :

— Beau mari, bon mari, mari méchant, mari voleur, mari fripon.

Le deux de trèfle décide de son sort. Le mari sera pareil au mot que prononce la jeune fille au moment où il sort. Si elle dit — supposons — «*mari voleur*», tel sera l'homme qu'elle épousera.

De la même manière les jeunes filles apprennent si leur amoureux les aime réellement. A minuit encore, elles écrivent trois noms sur trois bouts de papier. Elles les plient et les déposent sur les tuiles du toit. A l'aube elles vont jeter un coup d'oeil. Si un papier s'est déplié, elles épouseront celui dont il porte le nom.

Elles plantent du blé dans un pot à fleurs, à l'abri du soleil, et le laissent pendant huit jours. Si le blé pousse, elles se marieront dans l'année.

Neuf jours avant les *Phota*, les jeunes filles font le tour de neuf jardins et cueillent dans chacun une fleur. Sans faute il doit y avoir du basilic. La nuit d'avant l'Épiphanie, elles placent le bouquet sous leurs oreillers. Tout ce qu'elles verront en rêve se réalisera.

MARIETTA MINOTOU

Les Artistes

JEAN DOUKAS

On le rencontre rarement en public, il s'y sent perdu comme le cygne d'Andersen dans la mare aux canards. Lorsqu'il lui arrive d'être piéton, sa démarche est preste puis, inopinément somnambule, il la ralentit. Un sourire, il rêve. Point d'inquiétude, nul désir, aucune contrainte hormis l'étude dirigée, fortifiante. L'acceptation amène de la monotonie et des événements. Un oiseau, une fleur un nuage, une totalité le ravissent et suffisent à sa simple joie terrestre du jour.

Lorsque vous le croisez, il vous parle de la pluie et du beau temps, non pas de cette façon banale qui sert à emmancher le trait-d'union d'une conversation entre inconnus n'ayant point de plus immédiat contact réciproque, mais en peintre qui serait aussi poète. De science, la météorologie s'incorpore en lui, comme en son oeuvre, au rang d'élément artistique. Il aime cette Alexandrie qui, face aux vents du nord, reçoit sans obstacles les souffles porteurs de nuages lumineux; il s'oriente habituellement vers l'ouest pour les voir naître par-dessus le fortin arabe de Kayed-Bay et assister à leur roulante croissance vagabonde; il en parle toujours en lyrique comme d'une épopée. L'humidité même lui sert de canevas en lui procurant un renouvellement de joies pures, puisque sa palette se colore de ces vapeurs qu'irisent leur suspension. Ainsi, se sustentant d'émotions naturelles et saisonnières, dans le temps et dans l'espace, il cherche à en fixer inaltérablement la survivance et, ce faisant, communique à ses oeuvres une saturation de rythmes qu'elle nous font subjectivement évoquer. Il nous apprend à soulever plus souvent nos paupières sur les bleues immensités pour mieux goûter au charme puissant de la féerie de l'enveloppement lumineux des eaux fluides dans l'éther. Il nous incite sans doute à rêver, mais saurions-nous résister à franchir ce pas dans le vide qui, tout en nous déséquilibrant, nous conduit, sans détours, vers l'art, en ce qu'il recèle de grand et de beau?

— Je vis en cénobite..., dit-il.

En cénobite entouré d'un bataillon de livres et d'un chat domicilié entre son piano et ses genoux.

— ... païen, ajoute-t-il.

Confession précise. Doukas est un des rares penseurs épicuriens encore épris de la philosophie de la nature. Dieu? l'Universel par excellence. Et le culte qu'il lui rend contemplativement et par son art est une prière idolâtre, constante, à la création qui est la divinité même. Son naturisme, chanté par Lucrèce et Virgile, s'épanouit en ses oeuvres élevées. Le périple de ses jours étendus sur le triangle Grèce - Provence - Egypte, s'inscrit au coin de



Portrait de Mme. X.

son humanisme qui a puisé à l'aube des conceptions antiques la Raison de Pallas s'ourlant dans l'écume ionienne de ses flots, la Joie de l'ensoleillement ardent de ses clairs ciels hauts et la Sagesse de ses formes pures, comme arrêtées en un statisme substantiellement définitif.

Jean Doukas exposa à l'Atelier d'Alexandrie. Les encadrements d'un blanc mat uniforme, la note dominante de ses tableaux azurés au bleu de cobalt étaient d'un abord agréable, rafraichissant comme la vision d'une lessive étendue ou une mise en vente au rayon de Blanc; il s'en dégageait un petit air de fête pavoisée aux couleurs hellènes.

Cette impression synthétique de dis-

inction, suscitée par ces couleurs aux nobles froideurs, se précisait en cours d'analyse. L'art de Jean Doukas, d'une suprême élégance, d'une irréprochable tenue, d'une modestie de tons qui est l'apanage du riche, a cette particularité qu'il est inimitable, en ce sens qu'on ne saurait l'acquérir, même par le pastiche, parce qu'il est d'essence aristocratique. Qu'on lui en veuille par un complexe naturel d'infériorité, cela est humain; il est depuis La Fontaine bon nombre de regards ayant la queue coupée ou de «fruits verts bons pour les goujats.»

La personnalité de Jean Doukas est si particulière qu'on ne saurait lui trouver une familiarité quelconque avec les autres peintres. Il a beaucoup étudié, mais seul, à l'école des Musées.

Et s'il est vrai que tous l'aient enrichi, il n'a jamais puisé pour ses dépenses qu'à la bourse de son cœur. Un moment, l'esprit, porté aux comparaisons, croyait entrevoir le délire des bleus lumineux de Turner ou de Ziem; cela ne saurait d'ailleurs être qu'à son avantage. Non, son goût pour l'immensité du ciel et la magnificence des nuages voyageurs lui était bien personnel, comme aussi les incessants contrastes qui sont à la base même de son point de vue technique.

Jean Doukas voit grand. Comme ses nouettes et ses milans, il a besoin de l'espace de la coupole du ciel, de la majesté de ses nuages et de leur spectaculaire interposition, de la grande bleue, de la plaine nilotique s'étendant à perte d'horizon, des canges et des tartanes aux larges voilures.

Tels sont ses thèmes favoris. Leur force est en mesure de leur ampleur. On sait, à les voir, la saison et l'heure durant lesquelles ces paysages furent saisis dans leur expression temporelle et leur sentiment éternel.

Le vent toujours en poupe, Doukas va vers de nouveaux horizons. Devant chaque toile il fait table rase de ses souvenirs, comme en un baptême. Un phénix renaissant, une oeuvre toujours originale, couleur du temps, à la nuance de ses sentiments. A chaque coup de pinceau, il apprend.

On est aussi frappé par la simplicité des moyens d'expression de sa palette quelque peu sobre. Eclectique, il a choisi; il est le prisonnier de son paradis. Le bleu domine. Ne domine-t-il pas dans la nature? C'est une couleur divine. Le ciel qui l'a choisie et la prête aux océans, aux reflets des bruns agraires et aux chairs négroïdes, l'azur en est jaloux au point d'absorber tous les bleus de composition humaine. N'est-elle pas la couleur la plus délicate, celle qui se fane le plus rapidement, mais aussi celle qui sait mourir avec élégance, sans agonie, comme une rose qui garde son parfum, avec des décolorations toutes plaisantes?

Une conscience intransigeante incite l'artiste à faire passer ses toiles par le purgatoire du temps; il ne les expose qu'après de longues révisions à tou-

tes les lumières et après les avoir fait passer à l'ultime épreuve de leur reflet dans un miroir. Conscience qui n'est pas minulé du détail. Il hait les planches anatomiques et d'histoire naturelle. Il suggère sans appuyer, il sait céder le pas à l'intelligence.

Une de ses plus belles compositions happé le regard et le retient. Est-ce une Vénus, une Aphrodite ou une Danaë? La genèse de leurs légendes, placée sous le signe de la Fécondité, les réunissent dans le même cycle de mythes solaires. Sa calme nudité, saine, étendue avec grâce sur une couche aux coussins vifs tels une lave tourmentée, contre un ciel impétueux, est représentative de la nature humaine que la Beauté a divinisé, que la Sagesse a rendue sereine, d'une allégresse wagnérienne, inaccessible au chaos du cosmos ambiant. L'idéologie prime dans la composition; c'est là que l'artiste ose et affirme son tempérament. S'il adore le beau, il abhorre le joli. On apprécie son cran dans la moyenneté audacieuse des tonalités vives, la gageure d'une guerre pacifique où les valeurs et les forces sans heurts s'opposent.

Un arrêt. Des ombres grises font cran. Le gris? couleur fine sans doute, et dont de grands peintres tirèrent les plus heureux effets. Mélange de blanc et de noir, il est artificiel, humain; il serait le «mulet» de la peinture, utile mais bâtard; il détonne chez Doukas épris de valeurs réelles.

Sa Maternité dérouté le visiteur pressé. De l'enfant qu'embrasse la femme dans ses voiles sombres, on ne voit que la tête ronde, comme arrondies sont toutes les lignes et celles des oranges dont la luminosité fait diversion au centre du tableau. Le passant l'initulerait: La Vendeuse d'Oranges, au moment où le connaisseur, suivant le mouvement des lignes, est amené à converger son regard sur cette tête menue qui, par un effet de l'intelligente composition, n'occupe pas le centre du tableau, tout en étant son point capital, quoique le plus sombre, et, en réalité, le foyer rayonnant des lignes maîtresses.

La technique du modèle, calme et spirituel, entouré de la tourmente matérielle, est reprise dans ses portraits. La carnation est comme raclée au couteau, alors que la pâte du costume et du fond accusent des rugosités. Culle dû aux humains; respect des paupières et des lèvres au grain soyeux, de l'oreille transparente; l'oeil est presque aquarellé, alors que les tissus permettent les empâtements.

Hormis les canons de cette technique, tous ses portraits diffèrent, chacun suivant l'inspiration du modèle. La Nurse est d'un laqué blanc d'hôpital; la Gitane rutilé dans ses paillettes; la Blonde, avec des délicatesses à la Marie Laurencin, est fondue dans des tons clairs où seule la bouche fardée dénote, précise comme un point sur l'i; l'Orientale prend une pose hérétique, détachée nettement de la violence du fond pers, son bras en angle droit et la main tendue, porteuse d'une fleur symbolique de grenadier, empruntent le geste classique de l'offrande à Pharaon.

Doukas aime les fleurs. Son nerf optique, habitué à leur présence, transmet avec aisance ses réactions contemplatives à ses nerfs dactyles, de la même façon qu'il interprète les compositions musicales à son piano. On suit la coulée de son pinceau qui, d'une traite sûre, a projeté tiges, feuilles et fleurs, délimitées par un halo qui les détache en les soutenant. Une particularité caractéristique de certains tableaux rappelle le byzantinisme oublié de l'école de l'Athos: une flore émaillée sur un fond vieil or. Le chèvrefeuille, rarement étudié, semble être sa fleur de prédilection.

En somme, les oeuvres de Doukas ne sont pas d'une portée populaire. Les Alexandrins, raffinés, en conviennent unanimement. Peintre autant que musicien, il nous découvre sa noble vision d'un univers dont il a pénétré la symphonie et qu'il rend avec un éclat spectaculaire.

CHARLES ZAHAR

CHRONIQUE DES LIVRES

«*Délos - Heures de Sensiblerie*» par TRYPH. MARANGOS, Alex. 1941.

Marango représente la pensée antique et le style moderne. Voyage imaginaire de Ménandre, qui cherche un amour idéal et qui succombe continuellement aux tentations de la chair. L'hédonisme est le caractère de ce petit livre. «Delphes et Délos sont unis, en lui, comme deux éléments inséparables: L'intellectualisme de l'idéal et l'intuition raffinée, donnés à la vie par une Civilisation, arrivée à son inévitable déclin.» Marangos ne représente aucune époque de l'histoire littéraire. Il a un symbolisme tout à fait à sa manière, une imagination monstrueuse nous rappelant

Hugo, un humanisme très fort dépassant celui de Roussard. Il termine:

«Delphes et Délos se sont écartés. Sparte et Athènes se sont prises de querelle et noyaient le Monde dans le sang.»

«*Et d'autres chansons*», par EUGENIE PALEOLOGOU, Alexandrie 1941.

Titre simple et modeste, suite à son premier livre. «Gouttes de Rosée». Sa poésie est jeune, fraîche, lyrique, un peu classique, nous rappelant par le rythme et la richesse du vocabulaire Costi Palamas. Paléologou est un peintre, elle peint avec assez de puissance les différents paysages de Grèce. Si la profondeur de pensée n'est pas son caractère, la psychologie littéraire l'est par certains moments; surtout quand il s'agit du monde intérieur de l'enfant. H. A. V.

EXPOSITION SABBAGH

J'arrivais au Continental avec l'âme inquiète des gens qui se préparent à porter des jugements solennels sinon



Le peintre GEORGES SABBAGH

définitifs. Et, l'idée d'avoir ensuite à passer de louanges en critique faisait agiter ma conscience par de longs frémissements. Tout en montant les escaliers qui devaient me conduire vers la salle où se trouvaient alignées tant de belles toiles, lesquelles sous la plume de Dumani, de Muller et plusieurs autres, trouvèrent des personnes plus qualifiées que moi pour célébrer leur beauté, je me reprochais de ne pas m'être fait accompagner de quelques amis dont j'aurais pu obtenir sournoisement des appréciations lancées en toute liberté d'esprit.

Ce qui frappe le profane qui prend contact avec l'oeuvre de Sabbagh, c'est avant tout l'absence de procédé et d'artifice, aussi c'est avec beaucoup d'admiration que je consacre ces lignes à ce maître dont la facture vertigineuse, l'art si étrangement troublant la noble inspiration se rejoignent, s'allient et se fondent en une synthèse harmonieuse et en un si magnifique équilibre.

Son sens des ombres et des lumières et jusqu'à cette volupté qui flotte autour de la moindre de ses oeuvres, est très personnel.

D'ordinaire, les peintres ont coutume de faire jouer les tons éclatants ou diaprés dans un fond gris ou nuancé et introduisent ainsi des transitions. Sabbagh les supprime. Toute la symphonie est violente.

Dans sa recherche d'unité harmonique, l'art de Sabbagh n'est pas sans variété. Il a posé son chevalet non seulement en Egypte, mais en Europe un peu partout, et pour chaque latitude il a cherché des jeux d'harmonie correspondants.

Le premier sentiment que ses portraits inspirent est indéfinissable

puisque malgré soi on se dit: *comme c'est bizarre!* Bizarre pourrait être traduit ici par: voilà quelque chose qui ne ressemble à rien de ce qui a été déjà vu.

Le portrait de M. Jouguet, vous donne l'impression en entrant que M. Jouguet se dresse de son fauteuil comme pour aller au devant de quelqu'un dont la venue lui donne de la joie, tant il se détache du fond.

On me pardonnera de passer sous silence ses toiles d'Egypte. J'avoue humblement n'avoir jamais été profondément émue ni par les paysages ni le ciel toujours trop bleu de mon pays. Sans doute est-ce parce que j'y ai trop vécu depuis mon enfance que leur beauté m'échappe. Un poète n'a-t-il pas dit à peu près ceci: *«il faut parfois éloigner de nous les roses, pour connaître le prix des jardins.»*

En revanche je parlerai longuement de ses marines bretonnes où ceux qui, comme moi, sont souvent retournés au pays d'Armor, reconnaissent de suite et par ses reflets et ses nuances, son ciel, et jusqu'au mouvement de

ses flots, la mer bretonne si poignante, si tragique qui n'a de pareille nulle par ailleurs, puisque même dans ses moments de grand calme, où elle semble dormir ses halètements sont légers comme si elle respirait. Il fallait une palette ardente comme celle de Sabbagh pour arriver à donner une telle puissance aux vagues qui viennent se heurter aux rochers. Il suffirait d'approcher l'oreille pour entendre leur fracas.

J'ai quitté l'exposition emportant avec moi la profonde nostalgie de ce pays de légendes et des chansons tristes, si simples, car j'aime la Bretagne et ses brûmes qui lui donnent un aspect bizarre et presque enchanté... ses landes... ses génévriers ainsi que son enchantement qui donne envie de pleurer ou d'être heureux. J'aime aussi la peinture, et c'est sans doute l'art que j'aurais le mieux choisi pour m'aider à traduire mes émotions devant la vie et les choses. Hélas! aucune fée n'a voulu se pencher sur mon berceau pour m'octroyer ce don. Ainsi il me faudra toujours traduire et exprimer si mal, ce que j'éprouve et ressens si bien.

MAURIENNE

EXPOSITION ZORIAN



A. ZORIAN. — Paysage Libanais

Après la belle exposition de Sabbagh, l'exposition de Zorian au Continental ne manquera pas d'arrêter les amateurs de bonne peinture. Rien ici de léché, aucune recherche de l'effet, pas de procédé, pas la moindre trace de compromission. Zorian est un peintre sérieux, honnête dans le beau sens du mot. Il a sa vision de la nature, et il l'exprime sincèrement, simplement. Il l'exprime à sa manière, qui est lyrique. Quel que soit l'objet qu'il peint, il l'interprète selon son tempérament ardent, sombre et concentré à la

fois. Cela d'ailleurs ne l'empêche pas de se soumettre à l'objet. Cet objet, on sent qu'il l'a regardé longuement, qu'il s'est imprégné de sa substance, de sa matière et de sa couleur, qu'il l'a aimé d'abord pour lui-même. Ensuite, il s'est livré à son tempérament.

Zorian nous présente des portraits, des paysages, des fleurs, des natures mortes, des dessins, des aquarelles. Certes ses portraits sont loin d'être sans mérite: je signalerai en particulier le portrait de la jeune-fille à la plante verte, au centre du panneau principal,



A. ZORIAN. — Portrait de Mme. RUGMAN

qui est une belle réussite d'harmonie sobre et pourtant expressive. Il ne me semble pas cependant que le peintre atteigne ici à la maîtrise qu'il montre dans ses fleurs ou ses natures mortes. La facture témoigne d'une certaine gêne devant le modèle, comme d'un élan réfréné: l'artiste ne parvient pas à se libérer complètement; d'où, dans l'attitude ou la physionomie du modèle, quelque chose d'un peu contraint.

Parmi les paysages, des marines puissantes et dramatiques: hautes vagues rocheuses qui éclatent en morceaux d'écume et que l'on désirerait plus fluides et plus transparentes. De beaux paysages du Liban, de Grèce, de Chypre, où la lumière chante dans toute sa violence et sa crudité, dans une richesse contrastée de matière et de tons enivrante au point d'en être parfois excessive.

J'aime beaucoup, pour ma part, les natures mortes et les fleurs. Ces toiles paraissent avoir déjà la patine de l'ancienneté. La violence et la fougue de l'artiste ici se concentrent sans se refroidir. Toiles denses, savoureuses, dont la richesse est tout intérieure: elles nous font penser à l'éclat profond et amorti d'un diamant noir. Parmi ces œuvres d'un caractère plutôt sombre, éclate la joie de ce bouquet de printemps (no. 9): une gouache lumineuse enlevée d'un mouvement heureux qui nous enchante.

Enfin, parmi les dessins et aquarelles, bien des œuvres méritent encore notre attention: ces têtes d'enfants, ces baigneuses, ces nus d'un dessin si délicat, si sobre et si expressif. Ici triomphe l'essentiel, et cette économie de moyens que l'on serait tenté parfois de refuser à la fougueuse luxuriance des huiles du peintre.

On voit que les dons de Zorian sont multiples, ses réussites diverses. Parmi les jeunes peintres d'Égypte, il est un de ceux dont nous avons suivi les progrès avec le plus de sympathie. Les toiles qu'il vient de nous présenter ne peuvent que confirmer les espoirs que nous mettons en lui.

H. SOULON

* * *

L'exposition ZORIAN continue à la
Maison A. D. A. M.
43, rue Kasr-el-Nil

LA MAISON CLOSE

*C'est la nuit des mystères. C'est l'heure de Noël.
La vie distribue des présents autour d'elle.*

*--- Ouvre! --- Qui es-tu? --- C'est moi, la Gloire,
Que tu as vu dorer ta jeunesse entière,
Couronner d'arcs-en-ciel tes rêves et tes espoirs
Ouvre! car je t'apporte des splendeurs nouvelles.*

*--- Va-t-en! Pour toi ma porte refuse de s'ouvrir;
Du poison aux coeurs, tu es destinée d'offrir.*

*Ouvre! --- Qui es-tu? --- Je suis le dieu du monde
Tous ici bas m'adorent et me glorifient
Amour, gloire, beautés, tous devant moi s'inclinent*

Ouvre ta porte! La Richesse toute-puissante je suis.

*--- Toi, tu ne connais pas ce que c'est le Bonheur;
Esclave devant toi je me traîne par mon coeur.*

*--- Ouvre! --- Qui es-tu? --- Il n'est dans l'univers
Pas une porte qui ne s'ouvre toute grande devant moi
L'Amour dans les palais entre et dans les chaumières
Je viens guérir ton coeur sévère de toute joie.*

*--- Va-t-en! Tu as abreuvé mon âme, de fiel, de haine
C'est toi qui as fermé ma maison, de tes mains.*

GEORGES STRATIGIS

(Trad. par Mlle. E. Psara)

LA MUSIQUE

CONCERT DE GALA A L'OPERA

Le 16 Décembre, la Pologne fut à l'honneur. Sous le patronage du Général Sikorski, une soirée avait été organisée à l'Opéra au profit du fonds de Noël du Soldat polonais dans le Proche-Orient. Elle fut extrêmement brillante. La salle de l'Opéra avait retrouvé l'aspect de ses jours glorieux. Le public était accouru nombreux pour entendre deux grands artistes polonais: la basse Prokopiéni et le pianiste Tiegerman. Une grande partie de l'assistance était composée d'officiers anglais et polonais.

Prokopiéni se présenta en costume national polonais pour chanter de vieilles chansons de son pays: la Vistule de Jan Gall, trois airs de Moniuszko et el Hulanka de Chopin. Ce fut en uniforme militaire qu'il exécuta la seconde partie du programme qui comprenait principalement deux pièces de Rimsky-Korsakov, Faust de Gounod, les deux Grenadiers de Schumann, les Cloches du Soir de Moore et, pour finale, les Bateliers de la Volga.

Prokopiéni possède une voix d'airain, admirablement disciplinée, qui remue les ondes les plus profondes de l'âme. C'est également un excellent acteur et l'on apprécia autant sa mimique que sa voix dans Faust. Le rôle de Méphisto est parfaitement fait pour son timbre. Entendre Prokopiéni dans cet opéra est un plaisir que les auditeurs du 16 Décembre espèrent connaître un jour. Signalons aussi Les Cloches du Soir, seul morceau de son répertoire qu'il chanta dans une autre langue que la sienne. Regrettons, en passant, qu'il n'ait pas chanté *Elegie* de Massenet en français.

Les Bateliers de la Volga, arrangés par Chaliapine sur les pas duquel marche Prokopiéni, eurent un grand succès. Sa belle voix expressive évoqua la nostalgie des steppes, la majesté triste du grand fleuve, la peine éternelle des hommes.

Tiegerman enthousiasma le public. Trop rarement se fait entendre ce très grand artiste que l'Egypte peut s'enorgueillir de compter parmi ses habitants. Il met une technique impeccable au service de la sensibilité la plus vive et la plus délicate. Il est un merveilleux interprète de Chopin; on n'oubliera jamais son exécution de la IV ballade en fa mineur, de la Polonaise en fa dièse mineur et de l'Etude op. 25 en la mineur. Non plus la Pavane pour une infante défunte de Ravel et l'Isle joyeuse de Debussy. Tiegerman met chaque note en valeur et il a des sons d'une pureté extraordinaire.

Ce fut une soirée émouvante et belle entre toutes. On sentait vibrer l'âme de la Pologne; elle était présente sous l'uniforme de ses enfants et dans les

chants graves de Prokopiéni, cette âme fière, héroïque, indomptable, toujours ensanglantée, hélas, mais brûlante de foi et qui puise dans la douleur et le sacrifice, sa grandeur et sa force.

BRACHA ZFIRA

Un nombreux public assistait au concert donné le 3 Décembre à l'Ewart Memorial Hall, par la chanteuse yéménite Bracha Zfira.

Le programme était composé de quatre parties: *Traditional Songs, Palestinian Sheperd's Songs, Folk Songs et Children's Songs.*

Les vieilles chansons venues de Perse, d'Espagne, du Yémen et arrangées par Ben Haim et O. Partos, furent chantées avec une attitude et des gestes hiératiques en harmonie avec leur genre. En vérité, elles furent plutôt «jouées». En regardant Bracha Zfira on oublie que sa voix ne possède ni ampleur ni puissance. Comme le mince filet d'eau qui se perd dans les herbes de la rive, elle est parfois submergée par la musique qui l'accompagne et la soutient. Mais la façon de chanter rachète la déficience de la voix. Mme Zfira est sincère, naturelle et par cela même, émouvante.

Les chansons de bergers furent très goûtées. On applaudit longuement «En Galilée» de Nardy. Dans «Morning with the flocks» de Pugatchov et «I am black... from the Song of Songs» de Lavry et particulièrement dans «Flocks» de Chafes, c'est toute une race, vieille comme le monde, qui exprime sa tristesse et ses nostalgiques désirs. La sincérité de Bracha Zfira fait d'elle un cristal transparent où s'aperçoit l'âme de cette race.

Les chansons d'enfant obtinrent le plus vif succès. La mimique, si bien appropriée, de la chanteuse établissait entre elle et le public un contact étroit. Il avait devant lui une petite fille qui endormait sa poupée ou qui parlait à ses deux «filles». Tant de charme s'exhalait des gestes et des expressions de Bracha Zfira que ses auditeurs quittèrent la salle en emportant la meilleure impression même ceux qui avaient été sévères et froids au dé-

but, même ceux qui se comprenaient pas l'hébreu...

Le compositeur Ben Haim accompagnait avec talent Bracha Zfira.

J. S.

ORCHESTRE DE CHAMBRE DE LA PALESTINE ORCHESTRA sous la direction de M. TAUBE

Concert du 7 Janvier

Nous eûmes le plaisir d'entendre une partie de l'Orchestre de Palestine dans quelques concerts de musique de chambre dirigés par M. Taube.

Celui du 7 Janvier débutait par le *Concerto grosso* No. 1 en ré majeur d'Arcangelo Corelli. Le créateur du genre des Concerti grossi qui fut en même temps le plus brillant représentant de l'école classique italienne de violon, laisse entrevoir certaines ressemblances avec Bach dont il fut contemporain. Il a sa majesté, sa noblesse seraine.

Jean-Sébastien Bach vint ensuite avec son *Concerto en ré mineur* pour deux violons, le plus beau des six concertos qu'il écrivit pour petit orchestre. Dans ces pages, sa gravité s'attendrit, surtout dans le largo ma non tanto; elle se colore jusqu'au sourire. Les solistes, MM. Bernstein et Grunschlag furent excellents. Le public les applaudit très chaleureusement.

Pendant l'exécution de ces deux oeuvres, le maestro Michael Taube se tint au piano; il dirigeait l'orchestre du regard et avec des mouvements de tête. Pour la seconde partie, il reprit sa place au pupitre.

La *Pastorale d'été* de Honegger fut généralement très goûtée. On s'étonne d'entendre, dans leur sonorité pure et leur exactitude, avec le minimum d'arrangement musical, les bruits de la campagne, tels la rentrée du troupeau au bercail, les appels de flûte du berger. Cette musique imitative évoque des paysages de paix et de douceur. Elle est profondément émouvante, mais elle peut décevoir ceux qui jugent une oeuvre à la richesse de son instrumentation et au développement varié des thèmes.

La *Symphonie «Haffner» en ré majeur* No. 35 fut très brillamment exécutée. Félicitons une fois de plus l'Orchestre de Palestine et son remarquable maestro.

(voir fin page 26)

Si notre effort vous intéresse
Soutenez-le en vous abonnant à
la semaine égyptienne

Abonnement annuel P.T. 125.

Echos et Nouvelles

A la Légation Royale de Grèce de Pretoria

Au cours d'une brillante cérémonie qui fera date dans les annales de la colonie Hellénique de l'Afrique du Sud, l'Hôtel de la Légation de Grèce à Pretoria vient d'être inauguré après avoir été béni par S. Em. Mgr. Nicodimos, Métropolitain Grec-Orthodoxe de Johannesburg accompagné de son clergé.

En réponse aux allocutions de circonstance de M. V. Charalambous, Président de la Communauté Grecque de Pretoria, de M. A. Capsopoulos, directeur de l'hebdomadaire grec «Africanis» et du Prof. Boyadzoglou, au nom des réfugiés grecs actuellement séjournant en Afrique du Sud, S. E. M. Nicoloudis, Ministre de Grèce répondit dans les termes suivants:

« Cette création ne constitue pas seulement une étape dans les relations amicales existant entre la Grèce et l'Union Sud-Africaine; elle est aussi un événement capital dans la vie des colonies helléniques établies dans ce pays et se rattache à la période la plus dramatique de l'histoire de la Grèce contemporaine.

« L'idée de cette création a été conçue dans des moments difficiles -- à la suite de la résistance que nous avons opposée à deux empires, remportant, six mois durant, victoire après victoire et réalisant des faits d'armes d'un magnifique héroïsme -- lorsque le Roi et le gouvernement, s'éloignant provisoirement du sol grec, pour se rendre à l'étranger et, de là, poursuivre la lutte, il leur a fallu passer également par l'Afrique du Sud. C'est alors qu'elle fut envisagée. Parce que dans ce beau pays, où S.M. le Roi Georges II la famille royale et le gouvernement grec furent l'objet d'une si noble hospitalité de la part du gouverneur général, M. Duncan, du maréchal Smuts, premier ministre, du gouvernement et du peuple sud-africain vit et travaille un Hellénisme prospère, sans perdre de vue que plusieurs membres de la famille royale de Grèce résident actuellement ici et que les portes de l'hospitalité se sont ouvertes toutes grandes aux réfugiés Hellènes, riches ou pauvres...

« L'institution de cette Légation est la preuve éclatante du fait que la Grèce n'a pas cessé d'exister en tant qu'Etat légitimement constitué malgré son occupation militaire provisoire par l'envahisseur (vifs applaudissements).

« Cette haute conception des droits des peuples libres et de la place qu'occupe actuellement la Grèce dans la conscience universelle et la famille internationale du pays nous la devons en premier lieu au gouvernement sud-africain et principalement, au maréchal Smuts (vifs applaudissements).

« Hier encore, ce patriote ardent doublé d'un homme d'Etat éminent, ne me disait-il pas que « la Grèce ne

quittait pas un seul instant sa pensée; que la Grèce qui a donné un exemple aussi sublime aux peuples du monde entier, a prouvé qu'en dépit de sa longue existence elle n'avait pas vieilli; que jeune et vaillante la Grèce est toujours à même d'accomplir de grandes oeuvres et qu'elle ne tardera pas à ressusciter, plus puissante que jamais» (applaudissements prolongés).

«...« Souhaitons que les vœux du maréchal Smuts soient exaucés et que la Légation Hellénique de Pretoria ne tarde pas à représenter la Grèce libérée.

« Mais pour arriver à ce résultat, ainsi que je vous l'ai déjà dit à plus d'une reprise, il est nécessaire que tous les Hellènes, unis autour de notre Roi et de son Gouvernement en dehors de toutes considérations d'ordre personnel, oubliant les querelles et les dissensions du passé, se mettent au service de la cause alliée et, partant, au service de la patrie grecque, ceci de toute notre âme, de tout notre avoir, de toutes nos forces. Dans les moments décisifs de l'histoire des nations, il faut de grands sacrifices, de sublimes dévouements. C'est ainsi seulement qu'il nous sera donné de revivre en peuple libre et fier.»

Cette belle et émouvante réunion prit fin aux acclamations de «Vive la Grèce», «Vive le Roi», «Vive l'Union Sud-Africaine».

Au Consulat de l'Afrique du Sud

L'Union Sud-Africaine vient pour la première fois d'ouvrir un Consulat au Caire en désignant M. B. S. Jarvie comme titulaire de cette haute fonction. Diplomate de carrière, M. Jarvie fut attaché aux Légations de son

pays à Bruxelles, La Haye, Hambourg, Paris, etc. et nul doute que sa présence en Egypte ne resserre davantage les cordiales relations existant entre les deux pays, surtout depuis que la guerre a valu à l'Egypte un accroissement important de contingents militaires Sud-Africains, dont les hauts faits d'armes compteront parmi les épisodes les plus mémorables de ce siècle.

M. B. S. Jarvie est assisté dans ses fonctions par M. G. C. Nel, qui a également à son actif de brillants effectifs dans la carrière, ayant représenté son pays avec distinction dans les colonies que le Portugal compte en Afrique.

A la Légation de Suisse

A la suite de la rupture des relations diplomatiques entre l'Egypte et le Japon, la Roumanie, et la Hongrie, la Légation de Suisse que gère avec infiniment de tact l'affable Chargé d'Affaires en Egypte, S. E. M. A. Brunner a été chargé de veiller aux intérêts des ressortissants de ces trois pays.

Le Gouvernement Egyptien a de son côté prié le Gouvernement Suisse de bien vouloir prendre charge de ses intérêts en Roumanie, en Hongrie, en Allemagne et en Italie.

* * *

La réception annuelle de la Colonie Suisse du Caire par M. et Mme Brunner revêtit cette année un éclat particulier, par suite de la présence au Caire de personnalités Suisses de passage en Egypte en qualité de délégués de la Croix Rouge Internationale.

Des vœux cordiaux furent échangés et un télégramme envoyé au Gouvernement Fédéral à Berne à l'issue de cette cérémonie.



Instantané pris à la Légation de Suisse durant la réception du 1er Janvier.



Deux instantanés pris à la Légation Royale de Grèce durant la réception du 1er Janvier.

A l'Ambassadeur Britannique

M. Brassey-Gollieb, qui occupa des fonctions responsables à l'Ambassade Britannique au Caire durant la précédente guerre et plus tard au Gouvernement du Soudan vient d'arriver au Caire, en qualité d'Attaché au Service de la Propagande et de l'Information au Moyen-Orient, que dirige Sir Walter Monckton.

A la Légation des Etats-Unis

S.E. M. A. Kirk, Ministre d'Amérique en Egypte a offert une brillante réception dans son hôtel de Garden City à l'honneur de M. Bullitt, Ambassadeur Extraordinaire du Président Roosevelt au Proche-Orient. L'assistance comprenait des personnalités du corps diplomatique et de la Presse étrangère et locale qui admirèrent longuement, avec l'extrême courtoisie des hôtes, la somptuosité et le goût parfait du cadre où cette réception eût lieu.

A la Légation de l'Arabie Séoudite

Une belle réception fut donnée à l'Hôtel de la Légation d'Arabie par S.E. le Sheik Fauzan el Sageck, Chargé d'Affaires en Egypte du Royaume Séoudite à l'occasion de l'anniversaire de l'avènement de S.M. le Roi Ibn el Seoud.

On remarqua parmi les personnalités présentes M. de Bethel, Commissaire du Gouvernement Palestinien à l'Exposition Palestinienne qui se tient au Caire entouré de ses assistants.

A la Délégation de la France Libre

Le 1er Janvier 1942, nous sommes allés au siège de la Délégation de la France Libre, prendre une grande leçon de courage et d'espérance en écoutant des voix françaises s'adressant à nous, les français d'Egypte. Le baron de Benoist n'ayant pas pu quitter Ismailia pour présider la réunion, ce fut le baron de Vaux, son adjoint qui nous reçut en son nom.

M. Pierre Jouguet, président du Comité National Français d'Egypte, nous parla et nous l'écoulâmes avec une émotion poignante; beaucoup parmi nous autres femmes, pleuraient, tant il sut nous émouvoir par son ardent patriotisme et sa conviction profonde en la Victoire par la puissance des «filles du même esprit»: la Grande Bretagne, l'Amérique, la France.

Le baron de Vaux répondit et fut écouté avec non moins de silence ému et attentif. Il nous lut des dépêches de souhaits envoyées au général de Gaulle, au général Catroux et à d'autres personnalités de la France Libre.

J.R.



S. E. M. JOVAN DJONOVITCH
délégué yougoslave pour la propagande.

A la Légation Royale de Yougoslavie

Le samedi 10 Janvier une réception avait été donnée par S.E. le Ministre de Yougoslavie et Mme Smilzanitch aux Membres de la Presse pour prendre contact avec S.E. Monsieur Jovan Djonovitch.

Après midi très agréable où M. Jovan Djovanovitch répondait avec grand courtoisie aux différentes questions

des journalistes présents en expliquant l'effort des Yougoslaves tant en Yougoslavie occupée que dans le Moyen-Orient.

Mme Smilzanitch aidée par ses filles les Demoiselles Smilzanitch faisait les honneurs de la maison avec courtoisie et simplicité.

Noté au hasard du crayon Mme Ninitch, M. Owen Tweedy, Hassan bey Youssef, M. et Mme Cottrell, capitaine Bennett, M. et Mme Mapelbeck, M. et Mme Henri Haim, M. et Mme Jean Lugol, M. Edgard Gallad, M. Harlihy, Mme Mogridge, Mme Ribnikar, capitaine Amery, colonel Popovitch, M. et Mme Deltours, commandant Gligorijevitch, commandant Novakovitch, M. Abdullillah Sayit, M. David Goldstein, Mme G. Dardaud, M. et Mme S. Stavrinou, M. Jeannerat, M. Gorse, M. Buckley, M. G. Zananiri, M. Stepanovitch, M. Pocek, M. W. Saphir, M. et Mme Staraselski, etc.

A la Légation Royale de Grèce

Le 1er janvier eut lieu à l'Eglise Saint Constantin et Sainte Hellène, au milieu d'une foule compacte et recueillie, et en présence des Autorités Diplomatiques et Consulaires, le Te Deum traditionnel auquel Mgr. Illarion Evêque de Babylone et Vicaire de S.B. le Patriarche au Caire, après les chants liturgiques, lit une prière de circonstance au milieu d'une émotion générale.

Suivit une réception à la Légation à Zamalek où M. Michel Valticos, Vice-Président de la Communauté Hellénique, après avoir passé en revue les événements glorieux de l'année écoulée pria Son Excellence le Ministre M. D. Capsalis d'être l'interprète auprès de S.M. le Roi des Hellènes et du Gouvernement Royal des sentiments de loyauté et de dévouement de la colonie hellène.

M. Capsalis remercia M. Valticos et pria l'assistance de lever le verre à la santé de S.M. le Roi et à la libération de la Patrie.

Aux Beaux-Arts

Nous apprenons avec le plus vif plaisir que le Ministère de l'Instruction Publique a accordé une mission pour la Haute-Egypte à notre excellent ami le peintre M. Naghi.



Le peintre M. NAGHI
(par M. Richard)

Le Ministère de l'Instruction Publique voulant donner une nouvelle orientation à la jeunesse artistique du pays a pensé donner comme base d'une culture générale artistique l'étude approfondie de l'art Egyptien tel que les monuments le représentent et qui demeure la source inexploité d'un enseignement solide et profond.

En défrayant une nouvelle voie pour l'avenir d'un art autochtone, le Ministère de l'Instruction Publique ne pouvait mieux confier cette tâche qu'au peintre M. Naghi considéré en Europe comme le seul peintre dont l'oeuvre, égyptienne par les affinités et les rappels, fait de lui le plus représentatif artiste de cette école, qui nous l'espérons fera naître des oeuvres durables pour le bien de l'art et de l'Egypte.

Nos plus vives félicitations à M. M. Naghi pour cet honneur et l'espoir qu'il nous apportera de la Haute-Egypte des oeuvres dignes de lui.

Le peintre et Mme M. Naghi ont quitté le Caire en route pour la Haute-Egypte.

Le Dr. G. Nicolaou à l'honneur

Le Dimanche 11 janvier dans la salle des fêtes de l'Eschyle-Arion, en présence des Autorités Consulaires, Ecclésiastiques ainsi que des nombreuses personnalités du monde médical et intellectuel eût lieu la cérémonie que le Syllogue «Ptolémée I» avait organisé pour décerner sa Médaille d'Or au Docteur G. Nicolaou.

Au milieu de l'émotion de l'assistance le Dr. Jean Papadopoulos, Président du Syllogue ouvrit la séance, exaltant l'oeuvre scientifique du Dr. Nicolaou, un des fondateurs de la Croix Bleue, et qui pendant près de trente cinq ans n'a cessé de prodiguer ses soins aux déshérités de la vie rendant ainsi des réels et éminents services à la science, à l'humanité souffrante et à sa patrie le Dodécane. Il rappela par la même occasion que cette distinction honorifique avait été décernée pour la première fois à feu le Dr. Aristide Petridis un des fondateurs du Ptolémée et père de notre excellent ami le professeur P. Petridis.

S.E. Mgr. Théophanis, Métropolitte de Tripoli donna ensuite l'accolade au Dr. G. Nicolaou et épingla sur sa poitrine la Médaille d'Or que le «Ptolémée» venait de lui conférer.

M. Tavoularidis, Président de l'Eschyle-Arion retraça ensuite l'activité du Dr. Nicolaou au sein du Syllogue et lui remit le diplôme par lequel il était nommé *membre d'honneur* pour les services qu'il a rendu à cette bienfaisante association.

Le Dr. Cavour parla aussi des «Médecins et de la Médecine» et rendit hommage à son éminent confrère.

Très ému le Dr. G. Nicolaou remercia les Présidents et les membres du Ptolémée et de l'Eschyle-Arion pour l'honneur dont il venait d'être l'objet disant que cet honneur était rendu à la science qu'il a servi et qu'il continuera de servir comme par le passé.

Cette cérémonie se termina au milieu des applaudissements de l'assistance et des félicitations auxquels nous adressons à l'éminent titulaire nos plus sincères et chaleureuses.

Crêpe

Max Christomanos n'est plus. C'est avec une profonde douleur que nous apprimes la mort soudaine de cet éminent financier qui pendant plus de trente ans dirigeait avec une inlassable activité et un dévouement à toutes épreuves les destinées de la Banque d'Athènes, de cet homme affable et courtois prêt toujours à rendre service à tous ceux qui avaient recours à ses conseils et à son inépuisable bonté. C'est pour cela que la tristesse était générale tant dans la colonie hellène que de la colonie internationale où il ne comptait que des amis et où il laisse un grand vide.

Cette mort ne frappe pas seulement la digne compagne de sa vie et les membres de sa famille mais aussi tous les déshérités d'Alexandrie pour lesquels il fut un père bienfaiteur.

La Semaine Egyptienne prenant part au deuil cruel présente à Mme Julie Christomanos la digne épouse du défunt, à M. A. Christomanos son fils, à sa fille et à son beau-fils le Dr. Thomas Georgiou ses sincères et vives condoléances.

M. Paléologue Georgiou, qui vient

de s'éteindre à l'âge de 85 ans à Hérouan, après avoir été durant de longues années à la tête de l'excellent réseau scolaire de la Communauté Hellénique à Alexandrie était l'une des plus intéressantes figures de la seconde Capitale, où il a formé de nombreuses générations de jeunes grecs dans le culte des études classiques et de l'amour de la Patrie.

Ses funérailles eurent lieu à Alexandrie au milieu de l'émotion générale et d'une affluence considérable.

Le célèbre savant et mathématicien français, Emile Picard, vient de mourir à Paris dans sa 85ème année. Premier aux examens d'agrégation de l'Ecole Normale, en 1877, Membre de l'Académie Française, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, Emile Picard a fait réaliser des progrès considérables aux sciences de la géométrie, de la mécanique et de la physique, par la hardiesse, la nouveauté et la précision de ses remarquables recherches.

Hector Klat, Hôte de l'Egypte

Les nombreux amis que compte en Egypte notre excellent ami et collaborateur, le poète libanais Hector Klat se réjouiront de le savoir pour quelques jours au Caire et à Alexandrie, où il est venu passer un court congé, après dix ans d'absence.

De nombreuses réceptions seront organisées en son honneur par les divers cercles littéraires où les intellectuels d'Egypte rendront hommage au talent du poète et aux mérites de l'écrivain.

Hector Klat qui fut secrétaire du Président de la République Libanaise occupe depuis 1939 le poste de conservateur de la Bibliothèque Nationale de Beyrouth.

L'équipe de La Semaine Egyptienne lui présente à cette occasion ses souhaits de bienvenue et formule l'espoir de le voir plus souvent en Egypte, où il compte de fidèles et solides amitiés.

Carnet Rose

Nous apprenons avec une vive joie le mariage de notre excellente amie Mlle Diane Efthyvoulides fille du Docteur et de Madame Efthyvoulides avec M. Parissi.

Aux jeunes époux nous souhaitons joie et bonheur et aux heureux parents nos plus vives et sincères félicitations.

(Suite de la page 22)

Concert du 12 Janvier

Le *Concerto brandebourgeois* No. 6 de Bach était inscrit en tête du programme. L'Allegro aurait pu être joué avec plus d'accent et de vivacité; il fut incolore, lent et monotone. Par contre, l'exécution de l'Adagio ma non tanto et de l'Allegro fut impeccable et le public manifesta vivement sa satisfaction et son admiration.

Le clarinettiste renommé Gys Karten se fit entendre dans le *Concerto en la majeur* que Mozart écrivit pour son instrument préféré. Ces pages rayonnent de fraîcheur, de jeunesse, de grâce espiègle. Le soliste mit en valeur toutes leurs nuances. Il possède une virtuosité consommée, un jeu à la fois énergique et délicat. La salle lui fit une ovation enthousiaste.

La participation de Gys Karten, que l'on peut considérer comme l'un des plus remarquables clarinettistes de notre époque, représenta l'intérêt principal de cette audition. Les oeuvres qui suivirent ne purent le ranimer. *L'Introduction et l'Allegro pour cordes* d'Elgar nécessitent un orchestre plus important. L'inspiration apparaît vigoureuse, ample, mais assez désordonnée.

Ce fut une erreur, croyons-nous, de donner *Le Démon* de Hindemith. Ce compositeur d'avant-garde est d'une modernité morbide. Sa surabondance de vitalité s'exprime brutalement, avec incohérence. Son excentricité ne s'embarrasse pas du souci d'éviter les discordances. Quelques passages sont pourtant à retenir: la danse des hirondelles effarées, la danse de l'Orchidée épanouie. Ce sont des éclaircies dans une orgie démentielle; mais, en général Hindemith ignore l'art d'unir les extrêmes, d'assembler les contrastes et d'imposer une limite à ses cris et à ses hurlements intérieurs. La discipline, la mesure manquent à cet ultra-moderne et surtout le génie latin, grâce auquel purent éclore les oeuvres de Ravel et de Debussy.

J.S

ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20,000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES LIBRAIRIES**COMPRIMÉS D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS**par **MAURIENNE****VIENT DE PARAÎTRE**Édition de luxe
P.T. 50Aux éditions de *la semaine égyptienne*

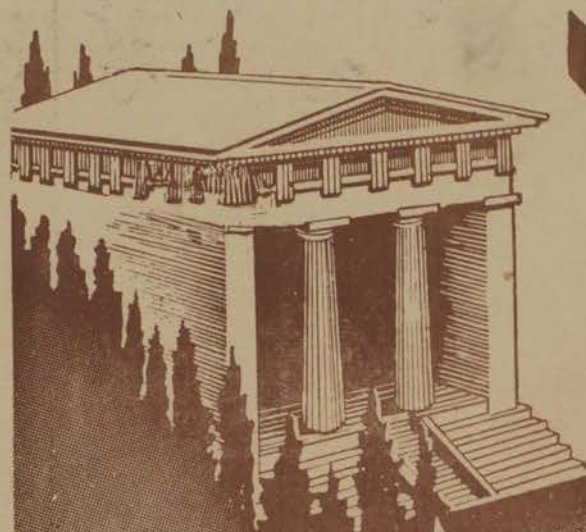


**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**



№ 10

S.O.P.

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite
Prix modique*

22 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPA STRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924